

LES CARNETS DU GOËLO

Société d'Etudes Historiques et Archéologiques du Goëlo
(SEHAG)



Le monument à la mémoire de l'équipage du B26 de Loguivy.

LES CARNETS DU GOËLO — N° 15

SOMMAIRE

La Résistance en Goëlo. Autour du Bourblanc	3
Les passages du Trieux (suite). Le Bac de Lancerf	26
Inauguration du monument à la mémoire de l'équipage du B26 de Loguivy	32
Une première approche de l'architecture de Beauport (suite) L'éventail de Beauport.....	34
En flanant à travers le Goëlo Les rues de Plouézec - Le Lieutenant Cyrille Le Barbu	39
Courrier des lecteurs.....	44

LA RESISTANCE EN GOELO AUTOUR DU BOURBLANC

Durant les quatre derniers siècles, l'actuel château du Bourblanc (XVI^e) (1) a connu de nombreux événements et bien des vicissitudes, en particulier pendant les décades écoulées. Avant d'être partiellement détruit par un incendie il y a quelques années, il a été la propriété de plusieurs familles : Bourblanc jusqu'au XIV^e siècle, Rohan jusqu'au début du XVII^e, Roquel de 1513 à 1639, Tanouarn de 1639 à 1737, Villayer de 1737 à 1749, Armez jusqu'au début des années 1920, enfin Meuro et de Mauduit ; cette dernière l'a occupé durant une quarantaine d'années. C'est à cette période, et plus particulièrement aux événements qui s'y sont déroulés au cours de la seconde guerre mondiale, qu'est consacré l'article qui suit. Nous le dédions à la mémoire de quelques résistants remarquables qui ont payé, soit de leur vie, soit de dures années de déportation, leur dévouement à la cause de la liberté.

*

* *

Le château du Bourblanc, qui avait été la propriété des Armez durant près de deux siècles (2), fut vendu au début des années 20 à un cultivateur de Kerjicquel, en Plounez, Joseph-Marie Meuro. En 1931, il devenait la propriété d'Henry-Jean-Marie de Mauduit (3) et de son épouse, Roberta Laurie.

Henry de Mauduit était né le 13 décembre 1897 à Provins (Seine-et-Marne) d'une famille tourangelles fixée vers la fin du XVII^e dans la région de Quimperlé. Orphelin de père en 1911, il s'engage en 1916 ; sa conduite lui vaut d'être décoré de la Croix de guerre en août 1918. Rendu à la vie civile en 1919 il reprend ses études ; licencié

(1) La première mention du Bourblanc (Borguen) apparaît dans une bulle du pape Innocent III datée du 28 avril 1198.

(2) En ce qui concerne la famille Armez aux XVIII^e et XIX^e siècle, voir le livre de Ballini A.C. «Un Bleu des Côtes-du-Nord» - Spézet. 1990.

(3) Noter que la mère de Henry de Mauduit était née du Bourblanc, ce qui peut expliquer un désir de ramener le château dans la famille.

en droit, il est, en 1925, diplômé de l'Ecole des Sciences Politiques. Il choisit l'Outre-Mer et est nommé au Cameroun. Puis il passe le concours de l'Ecole Coloniale dont il suit les cours à Paris en 1927-28. C'est durant cette année scolaire qu'il épouse Roberta («Betty») Laurie ; celle-ci était née à Polwarth (Ecosse) dans la région des «Borders» le 24 septembre 1891 (1) de Robert et Isabella Millar, mariés le 13 février 1887. Betty accompagne ses parents qui émigrent aux Etats-Unis, à Boston, et sont naturalisés américains. Son père continue d'y exercer sa profession de jardinier-chef... Il n'est pas dans notre propos de traiter de cette première partie de la vie de Betty ni des conditions de son arrivée, au milieu des années 20, en France et plus particulièrement à Paris où elle fréquente le milieu des Beaux Arts (Peinture-Cinéma) et de la Littérature. Elle y rencontre Henry de Mauduit ; leur mariage est célébré le 19 janvier 1928 à la mairie du XIV^e arrondissement.

Deux ans plus tard, grâce, dit-on, à la générosité du Colonel Edward Nicholl Dickerson, originaire de Newport (Rhode Island), que Betty présentait comme son oncle et parrain, le jeune couple fait l'acquisition du Bourblanc pour la somme de 90 000 francs payables en dix annuités.

Il ne semble pas que les Mauduit aient immédiatement occupé le Bourblanc, Betty ayant alors probablement suivi son mari en Afrique ; et puis, il y avait sans doute des travaux à y faire pour rendre le château confortable et décoré selon le goût des nouveaux propriétaires.

Leur véritable installation peut être datée de 1935, Henry de Mauduit étant alors, pour 6 mois, en congé de fin de séjour outre-mer. Leur arrivée dans le pays fut d'ailleurs marquée par quelques visites de courtoisie chez les notables des environs, la présence de «l'Américaine» suscitant une certaine curiosité.

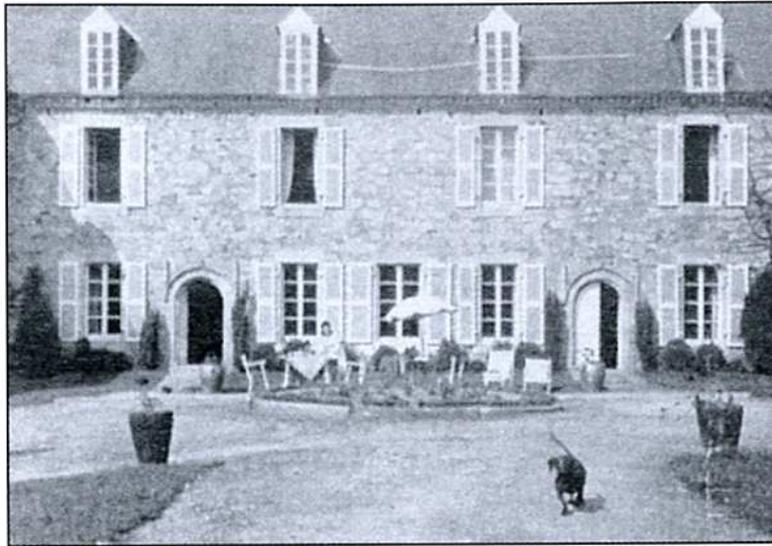
C'est aussi très probablement durant cette période que, conduite par les Floury, «taxis» à Plourivo, les Mauduit se rendent au Havre pour accueillir à l'arrivée du «Normandie» le Colonel Dickerson ; celui-ci est accompagné de ses deux infirmiers (un de jour, un de nuit), de ses deux chauffeurs et suivi de sa «grosse américaine» (une Cadillac très spéciale : aménagement intérieur pour handicapé ; multiples accessoires luxueux...) (2).

Surnommé «le vieux» ou «Grand Père» par les gosses du coin, le Colonel mit certainement la main à la poche pour aménager le Bourblanc, les Mauduit ne disposant alors que de revenus relativement modestes. Il y a séjourné jusqu'à sa mort ; les cultivateurs du voisinage se le rappellent dans son fauteuil roulant, donnant de la voix, en anglais, dans la cour du château (3)... C'était un personnage capricieux et diffici-

(1) Certains documents font état de 1895, 1897, voire 1899 ou 1900. L'année 1891 est attestée par l'extrait de naissance délivré par l'état civil du Hawick Register dont relève la paroisse de Polwarth. Betty était donc de six ans l'aînée de son époux.

(2) Ce véhicule extraordinaire connut un curieux destin : après le décès du Colonel, il fut en effet immergé au large de Dieppe, faute de pouvoir acquitter les droits de douane de cette voiture qui était en France sous immatriculation temporaire.

(3) Le Colonel Dickerson est mort au Bourblanc le 9 novembre 1938. Betty accompagna, à Paris, sa dépouille qui y fut incinérée ; l'état civil nous apprend qu'il était né à Newport (Rhode Island) de John et Elisabeth Stotesbury le 23 août 1852.



*La cour du
Bourblanc
vers 1937*

lement supportable ; la cuisinière, Marie Conan (ensuite épouse Corbel) dut appeler à la rescousse sa sœur Yvonne qui rejoignit le Bourblanc en qualité de femme de ménage. Cette dernière s'y maria en 1938 avec Alexandre Le Mat. Si Marie, à 91 ans, n'arrive plus très bien à se remémorer les faits, par contre sa fille Irène a gardé de cette époque un souvenir ému (elle était la «petite puce» de Betty) (1)... L'amitié d'Irène pour sa «Betty vénérée» ne s'est jamais démentie.

Parmi le personnel, citons aussi le chauffeur-intendant néo-zélandais Gary («un beau garçon») et les jardiniers : d'abord Yves Guézou, suivi de l'homme à tout faire Louis Martin et de sa sœur Eulalie. Betty avait hérité de la «main verte» de son père : elle adorait jardiner et aimait les beaux jardins : à l'époque, les parterres et surtout la roseraie (2) située derrière l'aile Est du chateau, en bordure du parc paysager, étaient réputés dans le pays (3) ; les jardiniers étaient donc fortement mis à contribution... Enfin, n'oublions pas les compagnons de ce petit monde, les trois chiens «Nilho», «Petite» et «Fifi» qui «posent» sur plusieurs photos.



Gary (le chauffeur), Marie et Yvonne Conan

(1) Marie Corbel et sa sœur quittèrent le Bourblanc, la première pour aller au «Petit Bourblanc» de l'autre côté de la route, chez les Coderch-Armez ; la seconde, qui rejoignit son mari en Alsace, fut remplacée par Yvonne Le Gué, aujourd'hui Madame Macou.

(2) Deux pieds de rosier du temps de Betty y fleurissent encore.

(3) Elle fut, à ce titre, décorée du Mérite agricole.



*Les trois chiens
«Nilho», «Petite» et
«Fifi» avec Betty*

Nous possédons un portrait de la châtelaine du Bourblanc à cette époque (1936). Elle avait quarante cinq ans mais se gardait bien d'avouer un âge qu'elle ne portait d'ailleurs pas. C'était assurément une très belle femme, de taille moyenne, élégante, un visage aux traits réguliers, des cheveux blond cendré et des yeux d'un bleu per-venche dont tous ceux qui l'ont approché ont gardé un vif souvenir.

Dans cette fin des années trente, c'était la grande vie, animée par des visites de personnalités du monde littéraire et artistique. Citons, entre autres : les acteurs René Lefèvre et André Luguet, les écrivains Pierre Benoît, Francis Carco et Joseph Kessel, les peintres Florence Brevoort, André Dignimont et Louis Touchague à qui l'on doit des portraits de Betty ; tous étaient plus ou moins ses contemporains, elle les avait sans doute connus durant la période parisienne de sa vie.

La guerre dont on parlait beaucoup mais à laquelle on ne croyait pas trop vint le 1er septembre 1939, interrompre cette agréable existence ; d'abord curieusement



Portrait de Betty en 1936

qualifié de «drôle», elle devint sérieuse le 10 mai 1940... Le 20 juin «ils» étaient à Paimpol et dans toute la région ; l'Occupation commence. Betty est alors seule : son mari, en poste en Côte d'Ivoire depuis octobre 1938, est mobilisé au régiment de Tirailleurs sénégalais de Dakar ; il ne rentrera à Plourivo, très discrètement, qu'en octobre (1). Dans un premier geste de résistance, elle organise, le 14 juillet, au Bourblanc, une fête, à la barbe des Allemands...

Dès son retour au pays, Henry de Mauduit songe à rejoindre l'Angleterre. Il sera l'un des premiers à le faire, quittant Paimpol le 28 janvier 1941 sur une barque de sept mètres, «L'Aviso», avec quatre autres : Yves Chandron, propriétaire du bateau, Jean Le Boëdec, marin, à la barre, et deux élèves de l'Ecole d'Hydro. Le 29 dans la soirée, ils sont recueillis par le destroyer britannique «H.M.S. Kelly», de patrouille en Manche, commandé par Lord Louis Mountbatten (2), futur Vice-Roi des Indes et oncle de la future reine d'Angleterre, Elisabeth II.

Tandis qu'Henry de Mauduit rejoint la France Libre, Betty se croyant sans doute protégée par sa nationalité américaine (3), reste au Bourblanc.



Claude Robinet en 1941

En octobre 1941, la Résistance s'installe au château en la personne de Claude Robinet, jeune étudiant venu à Paimpol dans l'intention d'y trouver un moyen de passer en Angleterre... Il réussit à entrer en contact avec Madame Wilborts, de Bréhat, et le Frère Legeay (4) (tous deux appartenant à «La Bande à Sidonie», branche du réseau «Georges France 31»). Ceux-ci le chargent, sous le pseudonyme de «Rivière», de dresser un plan des défenses côtières de la région.

Profitant de l'absence à déjeuner (!) des Allemands installés au sémaphore de la pointe de Bifot, en Plouézec, il s'introduit dans les lieux avec un camarade et fait main basse sur un plan de plusieurs mètres de long donnant la position des batteries, de l'Arcouest à Port Lazo ; il s'empare également d'un portrait d'Hitler, ce qui lui vaut d'être invité à quitter le foyer de jeunes où il logeait à Paimpol. Une fois le plan confié au réseau, «Rivière» doit chercher un refuge sûr en attendant une occasion de départ pour l'Angleterre. Un de ses camarades, Alain de Clermont-Tonnerre le recommande alors à Betty, sa tante par alliance (5).

(1) Ayant eu des problèmes avec M. Boisson, Haut Commissaire en A.O.F., de Mauduit, grâce à son gouverneur, obtint un congé «de convalescence» et quitta la Côte d'Ivoire par avion, rejoignit la France via Alger, puis la Bretagne.

(2) Cet événement a été rappelé en 1961, lors de la cérémonie du jumelage Paimpol-Romsey (où se trouve «Broadlands», la propriété des Mountbatten).

(3) Elle l'était, en fait, jusqu'au 7 décembre 1941, date de l'entrée en guerre des Etats-Unis.

(4) Arrêté par les Allemands près de Pléhédél le 13 novembre 1941, il fut décapité à Cologne le 11 février 1943. Un monument, élevé sur le lieu de son arrestation, rappelle sa mémoire.

(5) La grand-mère de Henry de Mauduit était née Tillette de Clermont-Tonnerre.

Claude Robinet séjourne au Bourblanc d'octobre 41 à janvier 42. C'est ainsi qu'il eut l'occasion de rendre visite, avec Betty et dans le plus grand secret, à Marcel Cachin, leader communiste réfugié chez lui à Lancerf, en bordure de la forêt de Plourivo. «*Bonne ambiance arrosée de Veuve Cliquot de la cave du Bourblanc qui en était généreusement pourvue*» se souvient Claude Robinet. Marcel Cachin lui confie un message pour le Général de Gaulle : «*Vous (le) lui remettrez*», dit-il en lui souhaitant bonne chance (1).

Grâce à quinze litres d'essence fournis par Yvonne Guillou, amie de Betty, qui tenait un café-épicerie à Penhoat en Plourivo, Claude peut se joindre à ceux qui projetaient un départ de Paimpol le 15 janvier 42 sur la «Korriganne». Plus de quatre jours après, à demi morts de froid et de faim, les cinq occupants mettent pied à terre dans le Devonshire. Claude remet en mains propres au Général de Gaulle le message de Cachin et s'engage dans les F.F.L.... Il se distinguera en Afrique, à Aden et en Italie...

Au Bourblanc, le reste de l'année 1942 s'écoule apparemment sans histoires. Notons cependant que le 23 août de cette année-là, le conseil municipal de Plourivo, après délibération, donne à Madame de Mauduit la présidence d'honneur du «Comité d'aide à la famille du prisonnier». En acceptant cette distinction, elle ne se doutait certainement pas qu'elle aussi se retrouverait rapidement dans une geôle de l'autre côté du Rhin... Toujours est-il que cette présidence d'honneur indique bien que Betty ne se contentait pas d'une petite vie égoïste et douillette à l'intérieur de sa propriété, mais qu'elle se signalait déjà dans le pays pour sa bonté, son contact humain et l'aide qu'elle apportait à ses concitoyens d'adoption...

Dans les premiers jours d'avril 1943, Betty reçoit une visite qui allait bouleverser le cours de l'existence paisible au Bourblanc : celle d'un homme jeune (26 ans), beau garçon aux cheveux châtain et aux yeux bleus, le visage toujours éclairé d'un demi sourire. Il arrivait avec une recommandation du Docteur Ménard, alors conseiller général et maire de Plouézec, bien connu des Mauduit. Le visiteur s'appelait Georges Jouanjean.

Né à Carhaix en 1917, il avait fait ses études secondaires à Brest et à Rennes. Appelé au service dans l'artillerie peu avant la guerre, il s'était trouvé à Sedan le 10 mai 1940 au moment de la percée allemande. Fait prisonnier, il s'était évadé, le 23 avril 1942, du «Stalag» II B, situé en Poméranie et avait réussi à rejoindre sa Bretagne natale... Dès ce moment, il n'avait qu'une idée en tête, passer en Angleterre et, pour ce faire, il avait songé à utiliser une filière d'évasion d'aviateurs alliés, en se joignant à eux. L'occasion s'était présentée en fin décembre 1942 : Georges (Geo) recueille un, puis deux pilotes qu'il cache dans sa famille. Ainsi se crée dans la région de Carhaix, un petit noyau de quelques personnes qui se donnent comme objectif l'aide aux aviateurs alliés abattus.



Geo Jouanjean en 1943

(1) D'après le récit de M. Claude Robinet qui nous l'a récemment confirmé.

Un peu plus tard, Geo (1) est mis en relation avec Louis Nouveau (alias «Saint Jean»), membre du réseau «Pat O'Leary» (2) qui fonctionnait depuis 1940 dans le Sud de la France.

Nouveau cherchait à mettre sur pied, en Bretagne, une antenne de ce réseau ; il en confie la direction à Geo en lui indiquant ses «contacts» parisiens qui assuraient le relais en direction de l'Espagne pour les aviateurs «en cavale»... Geo ignore qu'il entre dans un réseau déjà partiellement «grillé»... Le 7 mars, convoyant un petit groupe d'aviateurs à Paris (3), il tombe dans une «souricière» de la Gestapo ; il en réchappe de justesse et ramène ses «colis» (4) en Bretagne...

Deux semaines plus tard, le 20 mars, Val Williams (5), un autre membre du réseau «Pat O'Leary» qui avait rejoint l'Angleterre, est parachuté près de Rambouillet : il est chargé, avec son radio Raymond Labrosse, alias «Claude», d'organiser un système d'évacuation des aviateurs alliés, par mer, à partir d'un point situé sur la côte Ouest de la baie de Saint-Brieuc (Mission «Oaktree»). Sur instructions des services anglais (6), Val Williams prend contact avec Geo...

Cependant, le nombre des «parachutistes» ne cesse de croître ; il faut, tout en concevant le système d'évasion par mer, trouver de toute urgence un refuge au plus près de la côte, suffisamment spacieux... et sûr. Geo a bien pensé à sa grand'mère qui habite Plouézec, mais celle-ci ne peut ni loger un grand nombre de personnes dans sa petite maison, ni déménager pour leur laisser la place. Il s'adresse alors à son ami Guivarch qui le met en relation avec le docteur Ménard. C'est ainsi que Geo se présente au Bourblanc et demande à Betty l'hospitalité pour ses «parachutistes». Il ne lui cache pas les risques importants inhérents à sa démarche ; étonnée par cette abondance de précautions (7), Betty réfléchit un moment puis accepte, à condition que son nom ne soit connu de personne d'autre que lui.

Quelques jours plus tard, le 10 avril 1943, lors de l'unique visite de Val Williams au Bourblanc, une quinzaine d'aviateurs alliés y avaient déjà trouvé refuge !...

Pendant ce temps, pris en main par Geo, le réseau poursuit l'évacuation d'aviateurs américains et du Commonwealth vers l'Espagne via Paris. Démarche ardue et risquée car ceux-ci, bien qu'en tenue civile, avaient un comportement différent de celui des Français qu'ils étaient censés être ; démarche d'autant plus dangereuse que depuis le 16 février 1943, le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.), décrété par Vichy, ramasse tous les jeunes et les moins jeunes...

(1) Geo : prononcer «Jo».

(2) Pat O'Leary : nom de guerre d'un médecin de l'armée belge, de son nom Albert Guérisse ; après 40, il avait reçu en Angleterre une formation d'agent secret ; il prit la tête du réseau d'évasion qui porte son nom, après l'arrestation de Ian Garrow, officier anglais, qui avait organisé cette filière.

(3) Dont le Flying Officer Gordon Carter, de la R.C.A.F. ; son avion (un «Halifax»), touché par la D.C.A. au-dessus de Lorient, s'était abattu à Landeleau, non loin de Carhaix.

(4) Colis : terme désignant les «parachutistes» alliés.

(5) Val Williams, alias «Guillaume» ; de son nom Vladimir Bouryckine.

(6) Renseignés par Gordon Carter qui avait réussi à rejoindre l'Angleterre le 9 avril.

(7) Précautions justifiées, Geo ayant déjà échappé deux fois aux filets de la Gestapo.

DEUX MOIS D'ACTIVITE FEBRILE

Depuis la mort du Colonel Dickerson, depuis le début de la guerre et surtout après le départ d'Henry de Mauduit, le train de vie au Bourblanc avait été sérieusement réduit et le personnel également : seuls restaient Yvonne Le Blay (1) et le jardinier Louis Martin ; pas de cuisinière attitrée mais Yvonne Guillou, de Penhoat, dont nous avons déjà parlé, venait donner un coup de main et passer la nuit... On imagine donc aisément les problèmes de tous ordres qui se posèrent brutalement à Betty durant les deux derniers mois du printemps 1943 et l'autorité qu'il lui fallut exercer pour accueillir et discipliner jusqu'à trente-quatre passagers à la fois, fin mai.

Déjà vêtus de «fringues» civiles avant leur arrivée au Bourblanc, l'habillement n'était pas un problème ; ni d'ailleurs les fausses cartes d'identité, bon nombre d'aviateurs en étant déjà pourvus, au fil de leur cavale. Jean Camard, fils du maire d'Etables, se faisait fort d'en fournir pour combler toute lacune.

Mais il fallait loger et nourrir toute cette grande famille... Les greniers du Bourblanc durent être aménagés non seulement en dortoir mais en lieu de vie : les «pensionnaires» devaient en effet garder la chambre toute la longue journée, trompant leur ennui en dévorant jusqu'à deux heures du matin la collection d'ouvrages anglais de Betty («polars» en particulier) et les quelques revues londoniennes que Val Williams avait apportées au Bourblanc lors de sa visite du 10 avril... Bien qu'ayant droit, à la nuit tombée, à la promenade deux par deux dans la cour, ces jeunes gens pleins d'énergie et impatientes de rejoindre leur unité, forcément inquiets et ne comprenant pas ce qui se passait - ou ne se passait pas - ont causé bien des soucis à la maîtresse de maison. Certains s'imaginaient naïvement que, chez elle, les Allemands ne pouvaient pas les toucher ; ils se croyaient - raconte-t-elle - chez «Alice au pays des merveilles»... D'autres, au contraire, lui reprochaient son insouciance (apparente) lorsque, par exemple, il lui arriva de jouer les hôtes en recevant, dans la cour, un officier allemand...

Autre souci : que faire des «parachutistes» en cas de perquisition ? Le vieux château comportait une vaste cachette - un double plancher - découverte par hasard au début de l'Occupation et qui sera bien utile le jour venu...

Le problème majeur fut néanmoins celui du ravitaillement ; d'après ce que nous savons, l'argent ne manquait jamais, les services de renseignements ayant les moyens d'en faire parvenir, mais, argent ou pas, il fallait trouver des vivres : durant l'Occupation, dans la zone côtière interdite où les restrictions étaient déjà sévères, ce n'était pas une mince affaire... Les provisions provenaient d'amis éprouvés, tels Marie Floury qui «rabiottait» de la farine aux moulins du Leff, ainsi que des Prigent dont la ferme jouxtait le château ; les commerçants du pays ne posaient pas de questions (il valait mieux ne rien savoir)... Le nerf de la guerre, c'était la viande. Elle provenait des charcutiers Hervé Le Grand et Marianne «Chaoisis» Le Roux,

(1) Yvonne Le Blay (aujourd'hui Madame Turnier) avait remplacé Yvonne Macou, née Le Gué, dès 1941.

des bouchers Thérésien de Plourivo et Le Gorju de Paimpol (1). Elle provenait surtout de Joseph (Bob) Le Pennec (2), négociant en porcs et charcutier à Rostrenen, membre du réseau «Pat O'Leary» qui livrait, avec son «gazogène» conduit par Guillaume Jonan, ou avec la camionnette du minotier Job Le Bec, de La Pie, en Paule, lui aussi membre très actif du réseau ; on dit que certains veaux, livrés sur pied, furent abattus et débités par un gaillard des prairies canadiennes (d'autres disent : du Texas...).

Le soir venu, la bande des «pensionnaires», affamés par une journée au régime, attendait impatiemment le repas préparé par Betty aidée par Yvonne Guillou et Yvonne Le Blay...

Les aviateurs alliés restaient le moins longtemps possible au Bourblanc ; escortés par Geo ou Claude (Labrosse), ils étaient déposés soit à Saint-Quay, soit à Saint-Brieuc ou Guingamp ; ils étaient ensuite pris en charge et dirigés sur Paris. C'est le petit train de Paimpol à Saint-Brieuc - parfois celui de Guingamp - qui était utilisé. A pied jusqu'au Bourblanc depuis la gare, puis de même en sens inverse, lors du départ, c'est de préférence la nuit que s'effectuait le trajet. Quelle gageure que de conduire de tels groupes de clandestins, même espacés, le long de routes parcourues par des véhicules allemands !!... Lors des départs, c'était souvent Madame Marie Jeanne Guilaine, surnommée «Jeannie», belle femme (intrigante diront certains), qui prenait les billets à l'avance ; nous la retrouverons plus tard...

*

* *

Ces deux mois d'activité intense n'auront pas toujours été faciles, moralement, pour Betty. *«Elle connaîtra», nous dit Geo, «de brèves périodes de découragement, de fatigue, de tension nerveuse, mais, jusqu'au bout, elle tiendra ; son sourire reprendra toujours le dessus sur ses larmes».*

Laissons encore Geo nous rappeler un de ces moments difficiles, et aussi un moment heureux :

«Un jour de mai 43... venant de Carhaix avec quatre aviateurs, j'arrive au Bourblanc, à Plourivo ; j'ai laissé sous le porche mes aviateurs... Betty s'affaire à la cuisine» (c'est le soir)... «Tout de suite j'ai senti qu'elle, toujours si accueillante, a des

(1) Georges Le Gorju, alors gamin et sa sœur Arlette fréquentaient le Bourblanc et y avaient leurs petites entrées : lui affectionnait la chambre bleue et elle, la rose. Ils s'amusaient surtout dans la grande salle de jeux, où étaient exposés des trophées d'Afrique : tapis, revolvers à crosse de nacre, têtes d'éléphants... Leur mère Marguerite donnait parfois un coup de main et recevait volontiers les Mauduit chez elle... Georges reconnaît avoir eu «une adoration pour Betty qui faisait tant de bien».

(2) Bob Le Pennec prit d'énormes risques en procédant aux abattages clandestins, sévèrement réprimés ; Geo le dit : il fut un des rares à accepter de le faire : les Allemands, utilisant son frigo de charcutier, ignoraient tout de son activité illégale.

En juin 43, lorsqu'elle démantèle le réseau «Pat O'Leary», la Gestapo ne le manque pas : il connaîtra la torture et la déportation, mourant de dysenterie à 42 ans, peu après la libération du camp de Dachau, le 27 mai 1945. Bien que nommé Chevalier de la Légion d'Honneur et décoré par les alliés à titre posthume, il fut soupçonné de marché noir par une publication locale, soulevant avec raison l'indignation de sa famille.

ennuis... fatiguée, épuisée peut-être ; les aviateurs qu'elle loge sont toujours là, une trentaine. Lorsque je me décide à lui avouer que j'ai avec moi quatre aviateurs de plus, elle me coupe la parole : «Foutez le camp ! Je ne veux plus vous voir ; surtout, n'insistez pas ; foutez le camp et ne revenez plus !». Geo attend dehors, sous la pluie, dans la nuit et puis la relance ; elle se ravise et admet les quatre rescapés trempés et transis...

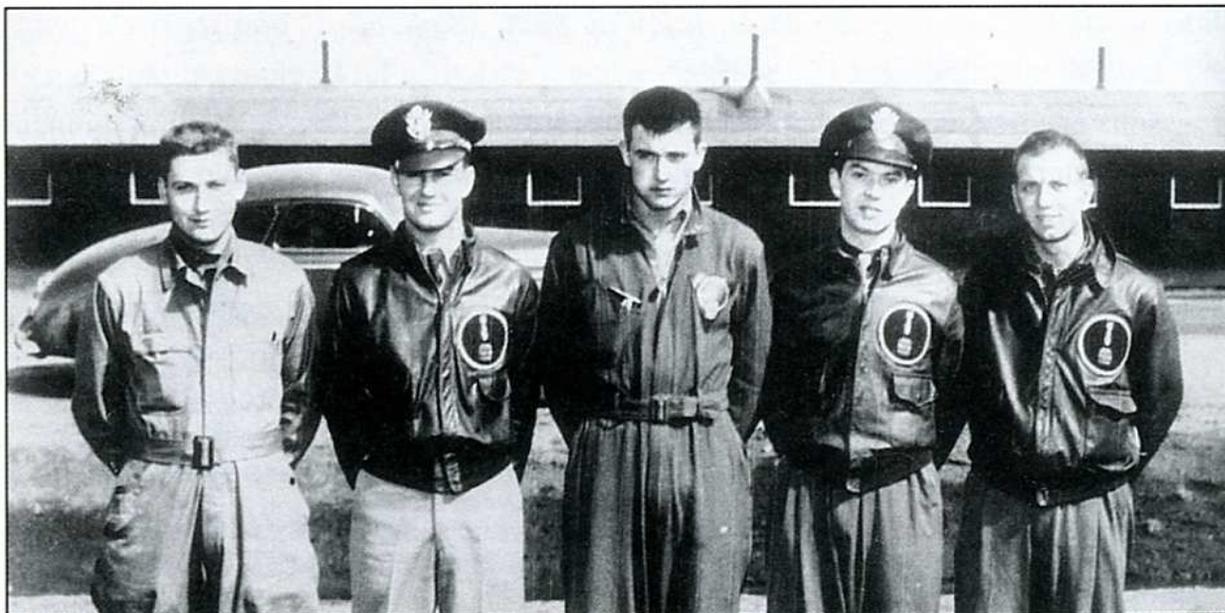
Et, en contraste, cet autre souvenir :

«Nous souhaitons, ce soir, la fête d'un des aviateurs et deux anniversaires. Il devait être 23h30, une délicieuse soirée de la fin de mai 1943. La nuit qui commençait était douce, calme, tiède. Dans la grande salle du château, trois immenses tables bout à bout, recouvertes de nappes blanches avec un liseré rouge et bleu. Les assiettes sont blanches, d'autres bleues, d'autres rouges et, sur les murs, des drapeaux français, américains, anglais. Betty, avec son goût exquis, avait harmonisé l'ensemble. Nous étions tous très propres et nous avons même réussi à rendre nos vêtements très présentables. Betty était ravissante dans une robe toute simple. Nous avons soupé jusqu'à trois heures du matin. J'étais un peu seul, mon anglais étant très rudimentaire».

On pourrait s'étonner d'une telle insouciance quand on sait la menace qui planait sur eux...

Les aviateurs abrités au Bourblanc en avril, mai et juin 1943, ne sont pas tous restés anonymes. Grâce à Roger Huguen (1), grâce aussi au Conservatoire Aéronautique de Cornouaille et à l'Amicale des évadés de l'U.S.A.A.F. (A.F.E.E.S.) nous connaissons un certain nombre d'entre eux :

d'abord, six des dix membres d'équipage de la «forteresse volante» «Boot Hill»,



Quatre de ces cinq membres de l'équipage de la «forteresse volante» «Boot Hill» étaient au Bourblanc

(1) Huguen R. «Par les nuits les plus longues» - St-Brieuc. 1976.

abattue par des chasseurs allemands Fw 190, près de Plonevez-du-Faou, le 17 mai 1943, au retour d'une mission sur Lorient :

- Lieutenant Louis L. Haltom, pilote ;
- Sergent Chef Roy A. Martin, mitrailleur ;
- Adjudant Glenn Wells, radio ;
- Adjudant Hermann L. Marshall, mitrailleur ;
- Sergent Chef Niles Londenslager, mitrailleur ;
- William C. Martin, mitrailleur. (1)

Nous savons aussi que leurs compatriotes Michael Allen Fitzgerald, Robert Biggs, Robert E. Kylius et Clayborne W. Wilson (dit «Clay») sont passés au château.



Clay Wilson à l'époque des événements

Enfin un canadien français, Napoléon Barry, et un «grand blond» de la R.A.F. figuraient parmi les Britanniques (2).

Malheureusement, le livre d'or du château, sur lequel étaient probablement inscrits les noms des «visiteurs» de 1943 (quelle imprudence !), et qui avait été sorti de sa cachette en 1945 puis remis à la famille, a, par la suite, disparu (3).

*

* *

Le 12 juin 1943, l'aventure tourne au drame. La veille, à Carhaix, Geo avait réussi à échapper à la Gestapo, trahi par un certain Roger Le Neveu, dit «Le Légionnaire», grâce auquel les Allemands avaient déjà démantelé une partie du réseau «Pat O'Leary»... Geo fait avertir Betty qui hébergeait à ce moment-là cinq aviateurs.

(1) Les trois derniers sont aujourd'hui décédés.

(2) Témoignage de Clay Wilson.

(3) Le Colonel Rémy affirme l'avoir vu en 1964.

Se croyant peut-être encore protégée par sa nationalité américaine, elle espère que les Allemands n'oseront pas l'arrêter et, fataliste, décide de rester au Bourblanc.

Le lendemain (donc le 12), elle glaçait des gâteaux pour une communion au pays lorsqu'elle voit des camions chargés de soldats casqués entrer dans la cour... Yvonne Guillou file chasser les cinq aviateurs alors au château vers la tour qui conduit à la cache aménagée dans le faux plafond par le menuisier, Eugène Tacon... Elle ramasse et «planque» dare-dare tout ce qui pourrait révéler leur présence. Redescendue, Yvonne est interrogée sur ce qu'elle fait au château ; elle répond qu'elle y apprend l'anglais, voulant aller en Angleterre après la guerre, ayant tout perdu... La jeune Yvonne Le Blay était restée aux champs ce jour-là ; son père lui aurait dit : «*Le foin d'abord, la Comtesse après*». Quant à Louis, le jardinier, il s'était éclipsé. C'est alors que Betty aurait dit à l'un des officiers allemands, montrant une casserole où cuisaient des carottes : «*Vous ne voulez pas rester déjeuner ; les carottes sont cuites...*». Propos entrés dans la légende, image d'Epinal... encore fallait-il oser...

Betty et Yvonne Guillou (1) ne sont pas les seules présentes : Marianne Le Roux, la charcutière, se rendait au château en vélo pour y prendre des fleurs ; interceptée dans l'allée, elle est amenée dans la cour où elle est bousculée ; elle déclare ne rien savoir de ce qui se passe au château ; assise sur la margelle du puits, elle est prête à se laisser tomber dedans si on veut l'arrêter...

Les Allemands ne se contentent pas de fouiller le château ; ils visitent également la ferme de Joseph Prigent «Puñs Crenn», qui avoisine le Bourblanc, sans toutefois arrêter aucun des membres de la famille qui, on s'en doute, avaient le cœur au bord des lèvres.

Les Allemands repartent bredouilles...

Roy Martin, l'un des cinq aviateurs américains de la forteresse «Boot Hill» cachés dans le faux plafond, raconte : «*...Nous nous sommes cachés dans le vide entre le plancher et le plafond du second étage... Une partie du plafond s'est effondrée*»... Après le départ des Allemands... «*Vers cinq heures du soir... nous avons évacué la maison en toute hâte. J'ai dévalé un escalier à vis à côté de notre cachette, suis sorti par une fenêtre et ai franchi une barrière entre le château et une remise. Je me suis caché dans un fossé près du château jusqu'à la tombée de la nuit*»... (2)

Au soir de cette journée dramatique, on conseille à Betty de s'enfuir ; elle refuse par crainte de représailles... Elle renvoie Yvonne chez elle et, le lendemain, étendue sur une chaise longue, elle attend le moment fatidique.

C'est le «Hauptscharführer» (adjudant) Fischer de la sûreté allemande de Saint-

(1) Yvonne Guillou restera une fidèle amie de Betty ; elle est décédée à Paimpol le 2 juillet 1998.

(2) Les quatre autres aviateurs américains en firent autant... (certains, comme Roy Martin, quittèrent les lieux en chaussettes, n'ayant pu retrouver leurs souliers, cachés par Yvonne Guillou à l'arrivée des Allemands...). Tant bien que mal, suivant la ligne de chemin de fer départemental, ils se rendirent à Plouha et Saint-Quay où ils furent cachés... Glenn Wells est moins loquace ; il confirme qu'il passa une semaine au Bourblanc, en juin et il ajoute, en parlant de Betty : «*Elle sauva tant d'aviateurs. C'était une véritable héroïne*».

Brieuc (1) et son adjoint qui se présentent et fouillent à nouveau la maison... Ils ne trouvent rien mais emmènent Betty à Saint-Brieuc. *«J'étais tellement pressée que les Allemands s'en aillent»*, raconte-t-elle, *«que tout ce que j'ai pris, c'est un carton à chapeau où j'ai mis une brosse à dents et je suis partie comme ça pour deux ans»*...

Pendant ce temps, et après l'alerte du 11 juin qui avait entraîné l'arrestation de sa mère, Geo décide de «monter» à Paris pour informer ses contacts de la situation et préparer avec les responsables, un plan de sauvetage de ce qui reste du réseau ; la décision est prise de déplacer Geo dans la région Sud-Ouest et de lui donner la priorité pour un départ vers l'Angleterre... Hélas, le 18 juin, en se rendant chez un «contact» (Elisabeth Barbier, rue Vaneau, à Paris), il tombe dans une «souricière» et est arrêté.

Interné d'abord à Fresnes, puis à Rennes, Angoulême et Compiègne, il connaît les interrogatoires musclés, les coups, la «baignoire», et passe un an en cellule avant d'être transféré, le 21 avril 1944, à Auschwitz (n° 185 795), Buchenwald et Flossen-burg (2).

Le sort de Betty ne fut pas plus enviable : conduite à la prison de Saint-Brieuc, elle y est d'abord traitée avec certains égards. Elle y fait la connaissance de Joël Brannelec, de Lanmodez, qu'elle retrouve à la prison Saint Jacques, à Rennes, ainsi que la mère de Geo, ramassée comme otage après l'évasion de son fils, le 11 juin (3). Mais l'étau se resserre : les interrogatoires de la Gestapo mettent bientôt Betty devant l'atroce réalité des choses ; elle en portera les stigmates. Elle criera à Joël Brannelec, enfermé non loin : *«Joël, ils n'ont encore rien su !»*...

Condamnée à mort le 20 octobre 1943 à Rennes, sa peine est commuée. Elle est envoyée à Angoulême, autre prison de triste réputation où elle se trouve à la même époque que Geo. Transférée à Romainville, elle est dirigée vers le camp de Ravensbrück où elle débarque 13 mois après son arrestation : le 14 juillet 1944. Le 20 juillet, jour de l'attentat contre Hitler, elle est envoyée dans la région de Leipzig, dans un «Kommando» dépendant du camp de concentration de Buchenwald, détaché auprès de l'ancienne usine de phares de Thekla convertie en fabrique d'obus. Quelques huit mois plus tard, alors que les colonnes américaines approchaient, les S.S., peut-être dans le vain espoir de se concilier leurs bonnes grâces, auraient permis à l'Américaine qu'était Betty, de faire chambre à part. Ne portait-elle pas sur son blouson le sigle «U.S.A.» brodé à la main ?

Ces quelques lignes passent sous silence deux années vécues dans l'univers carcéral et concentrationnaire... C'est peut-être mieux ainsi : seuls ceux qui y sont passés peuvent en concevoir l'horreur...

(1) Cf. Roger Huguen *«Par les nuits les plus longues»*, déjà cité.

(2) Libéré par les Américains en début mai 45, Georges Jouanjan est décoré de la Légion d'Honneur, de la Croix de guerre, de la médaille des évadés, de la British Empire Medal et de la Medal of Freedom avec palme d'argent (U.S.A.).

En quelques mois, il avait pris en charge, mis en lieu sûr et convoyé plus de soixante aviateurs de l'U.S.A.A.F. et de la R.A.F. Il est mort à Carhaix le 30 juin 1998.

(3) Betty réussit même, avec la connivence d'une gardienne, à lui confectionner un gâteau d'anniversaire.

Puis, un jour d'avril 45, l'avant-garde de l'armée du Général Patton débouche sur leur campement : Betty et ses compagnes de déportation (des Polonaises) sont libérées... Les «G.I.s» demandent des frites (!) et tout le monde s'y met. Mais la police militaire (les «M.P.s») arrive et Betty est embarquée, suspecte aux yeux de ses compatriotes ! Elle aura toutes les peines du monde à faire admettre qu'elle est américaine : c'est seulement grâce à un reporter de la B.B.C., qui avait connu son mari à Londres, que Betty est enfin écoutée. Ayant d'abord pris soin de faire évacuer ses compagnes polonaises malades avec l'aide d'un officier français, elle prend place avec lui dans un avion militaire qui se pose à Paris, le 24 avril 1945. Par-delà les années, sa voix nous parvient : «*Oh ! Quand j'ai vu que Paris était encore là, qu'est-ce que j'ai pleuré !*»

Après l'arrestation de Betty et à la demande de Monsieur Le Goff, du Bureau de l'Enregistrement de Paimpol, une voisine et amie, Yvonne Le Roux (aujourd'hui Madame Le Blay), s'installe au château pour en assurer la garde et l'entretien. Elle y reste seule pendant un an. La vocation «résistante» de Bourblanc est confirmée par les armes, les munitions et les tracts cachés par les frères d'Yvonne dans les chaudières et fours inutilisés, cachettes qui échappèrent à la vigilance de l'officier allemand qui occupa l'édifice en avril 1944. Yvonne, fidèle au souvenir de Betty, conserva chez elle, parfois en les enterrant, de nombreux objets et l'argenterie qu'elle restitua évidemment aux Mauduit à leur retour ; parmi ces objets, le fameux livre d'or, encore aujourd'hui introuvable.

Il y eut d'autres visiteurs au château, en particulier Jeannie Guilaine (1), accompagnée (pour son malheur à la Libération) d'un responsable allemand de l'organisation Todt qui aimait y jouer du piano et que la Résistance lui avait demandé (en 43) de fréquenter avec le dessein de l'enlever (2) et de l'expédier en Angleterre.

Pendant que ces événements se déroulaient en Europe occupée, qu'était devenu Henry de Mauduit ?...

A son arrivée en Angleterre il avait contracté, en février 1941, un engagement pour la durée de la guerre dans les Forces Françaises Libres et avait apparemment, dès cette époque, été en relation avec le B.C.R.A. (3) dirigé par le Colonel Dewavrin (alias «Passy»). Envoyé en mission à Brazzaville, il rentre à Londres un an et demi plus tard ; à sa demande, il reçoit une formation de parachutiste et est intégré dans les S.A.S. (4) avec le grade de capitaine. Dans la nuit du 7 au 8 juin 1944, dix-huit équipes de trois à cinq hommes appartenant aux S.A.S. sont parachutées en Bretagne pour des missions de destruction des voies de communication. Le Capitaine de Mauduit dirige l'une d'elles (5) ; après avoir sauté à Saint Mayeux,

(1) Déjà citée (voir plus haut), Jeannie poussa son amitié pour Betty jusqu'à lui rendre visite à la prison de Romainville.

(2) Cet enlèvement était un projet de Geo Jouanjean dont l'arrestation empêcha la réalisation.

(3) B.C.R.A. Bureau Central de Renseignements et d'Action ; c'était le 2^e Bureau de l'Etat Major des F.F.L.

(4) S.A.S. : Special Air Service (parachutistes d'élite).

(5) Les deux autres «paras» de cette équipe sont Noël Créau et Armand Viollant ; avec l'équipe du Capitaine Baron, responsable de la Résistance dans le secteur Corlay-Mûr-Gouarec, ils forment le groupe qui, avec de Mauduit et Rémy, participèrent à la libération de Paris.

*Le Capitaine de Mauduit
à Paimpol en 1944*



près de Mûr-de-Bretagne et établi le contact avec le maquis local, elle coupe la voie ferrée entre Loudéac et Carhaix, opération suivie d'autres sabotages et d'accrochages durant une dizaine de jours dans le Sud du département. Par la suite, cette équipe se trouve grossie d'éléments repliés après les affaires de la Forêt de Duault et de Saint Marcel. Le Capitaine de Mauduit devient le délégué du Colonel Bourgouin pour les Côtes-du-Nord et organise, en liaison avec l'équipe radio «Jedburgh Frederick», une série de parachutages - au total une bonne quinzaine - destinés à l'armement des maquis... Dans la nuit du 4 au 5 août, le groupe intervient pour dégager les Colonels Passy et Eon (commandant les Forces Françaises en Bretagne), accrochés par les Allemands après leur parachutage dans la région de Kérien ; il participe ensuite aux opérations de libération de Corlay et Quintin où se produit un très vif accrochage.

L'avance rapide des troupes américaines vers Brest ayant créé un certain nombre de «poches» de résistance des forces allemandes, dont la zone de Lézardrieux-Paimpol à partir du 4 août, une opération combinée FFI et Forces alliées est montée pour la liquider. Le capitaine de Mauduit file sur Paimpol avec trois résistants (C^{nc} Baron, Lachatter, Paul X) et son agent de liaison Jeanne Pastol. L'équipe participe à la libération de Lanvollon (7 août ; accrochage) et rejoint Plourivo dont les Allemands occupent encore certains secteurs, en particulier aux environs du Bourblanc. Une opération est montée avec le maquis de Kerfot pour en chasser les occupants mais ceux-ci se sont repliés sur Paimpol. Le Colonel Passy et le Colonel «Marceau» (Le Hégarat), chef des FFI des Côtes-du-Nord, participent avec de Mauduit aux opérations de la libération de Lézardrieux, Paimpol et l'Arcouest, achevée le 17 août. Le groupe de Mauduit est le premier à pénétrer dans Paimpol le mercredi 16 août au soir puis, en compagnie du Colonel Rémy, il fonce sur Paris, prend part aux combats dans la capitale et y installe les services du B.C.R.A.... Cité à l'ordre de l'Armée avec attribution de la Croix de Chevalier de

la Légion d'Honneur le 30 octobre 1944 (1), Henry de Mauduit termine sa carrière militaire en qualité de chef de cabinet du Général de Larminat, commandant les Forces Françaises de l'Atlantique (face aux «poches» de Lorient, Saint-Nazaire et Royan) et est rendu à la vie civile après le 8 mai 1945, avec le grade de Commandant de réserve... C'est probablement à Paris, dans leur appartement du Boulevard Malesherbes, qu'il retrouve Betty après plus de quatre années de séparation.

A l'automne 1945, Betty fait un séjour aux Etats-Unis au cours duquel, revêtue de son pyjama de déportée, elle donne des conférences pour récolter des fonds au profit de différentes œuvres. Elle y reste jusqu'en février 1946. Pendant cette absence, elle confie le Bourblanc à Jeannie, preuve



Betty au début des années 50



Le Bourblanc dans les années 60

qu'elle, au moins, la tenait en estime. C'est à cette époque également qu'elle écrit à Clay Wilson, un des «parachutistes» dont nous avons parlé, pour l'inviter avec sa femme à un (nouveau) séjour à Plourivo.

Puis la vie reprend au château. On y a fêté, bien sûr, le retour de la maîtresse de maison ; on y fête aussi mariages et naissances au pays. Betty, radieuse et très mondaine (Geo la trouvait un rien trop «fière»), reçoit beaucoup (2), surtout pendant les congés d'Henry de Mauduit, qui, relevant de l'Administration Coloniale, occupe de 1945 à 1952 différents postes en Afrique : Gouverneur de la Côte d'Ivoire de 1945 à 1946 ; représentant du Ministre de la France d'Outre-mer au Conseil national des assurances à Paris de 1946 à 1948, puis vice-secrétaire général de la Commission des Caraïbes ; 1948, Gouverneur de la Mauritanie ; 1949-1952, Gouverneur du

(1) Henry de Mauduit sera promu Officier de la Légion d'Honneur le 23 mars 1956.

(2) Lord Louis Mountbatten aurait été reçu au Bourblanc en 1961 ; parmi d'autres visiteurs à cette époque, signalons Georges Bidault et Maurice Druon... et, bien sûr, le Colonel Rémy qui recueillit alors les souvenirs d'Henry de Mauduit et de Betty, souvenirs qui paraîtront dans plusieurs œuvres dont le caractère plutôt «journalistique» appelle parfois certaines réserves, contrairement à l'œuvre indéniable d'historien réalisée dans ses «Mémoires d'un agent secret de la France Libre».

Tchad où suite à un différend profond avec son ministre de tutelle (François Mitterrand), il est mis «au placard» jusqu'en 1953, date à laquelle il est admis à faire valoir ses droits à la retraite. Betty l'a accompagné dans plusieurs de ces postes, en particulier au Tchad.

Depuis 1947, elle s'était liée d'amitié avec des voisines, Madame Jeanne Tanvez et sa fille Bernadette qui partageront l'automne de sa vie. Au milieu des années 60 Betty et Henry de Mauduit se brouillent et ce dernier quitte le Bourblanc.

Frappée d'une attaque cérébrale en 1972, elle est soignée à la clinique Saint Joseph, à Paimpol. Elle passe ensuite quelques temps chez les Mahéo à Lézardrieux, avant de rentrer chez elle, très diminuée : un jour, une voisine la retrouvera errant, hagarde, à travers champs... En 1973, Betty est de nouveau en clinique, à Yffiniac cette fois... Une procédure de divorce est engagée...

Henry de Mauduit, très malade depuis 1971 (il avait dû, à cette époque, subir à Paimpol une grave intervention chirurgicale) décède à Paris le 13 décembre 1974 et est enterré à Quimperlé.

A sa sortie d'Yffiniac, Betty trouve asile chez Bernadette et sa mère ; celles-ci adoucissent la tristesse des derniers mois de sa vie. Son frère William, résidant à Concord (New Hampshire) à qui la dernière lettre de Betty est datée du 4 avril 1974, déconseille au Colonel Rémy qui le lui avait proposé, de la rapatrier aux U.S.A., n'ayant pas les moyens de s'en occuper.

Hospitalisée une nouvelle fois à Paimpol, elle y décède peu après, d'une crise cardiaque, le 1er août 1975, à l'âge de 84 ans ; sa dépouille est veillée par de rares fidèles dont le Commandant Vincent Brézélec et son épouse qui s'étaient liés avec elle lors de réunions de la Société d'Entraide des membres de la Légion d'Honneur.

William Laurie, écrivant à Rémy, lui dit :

«J'aurais aimé avoir les médailles que l'on a décernées à Betty, au nom de la France pour son action périlleuse pendant la guerre. Je suis fier que la grande nation qu'est la France l'ait honorée comme elle l'a fait»...

Les obsèques de Betty Laurie ont lieu le 7 août 1975, en l'église de Plourivo, suivies par une assistance clairsemée. *Sic transit gloria mundi...* Le Colonel Rémy, grand ami de Betty, qui les préside, prononce l'éloge funèbre et lit un message de Lord Mountbatten. Il fait par la suite apposer, dans l'église, une plaque à la mémoire de Betty ; cette plaque s'y voit encore aujourd'hui.



*Henry de Mauduit
dans les années 50*

Un an plus tard, le 28 août 1976, un service religieux rassemble à Plourivo des représentants de la R.A.F.E.S., l'Amicale des évadés de la Royal Air Force.



Cérémonie du 28 août 1976

A l'occasion du 10ème anniversaire de sa disparition, le 28 juillet 1985, une dalle de granite bleu du Tarn, financée par ses amis et bénite par le recteur lors d'une brève cérémonie, recouvre le béton nu sous lequel reposent les restes de Betty... Les croix celtiques et de Lorraine y sont gravées avec cette inscription trilingue :

*· En fidèle souvenir
Eñvoret gant karantez
Proudly remembered.*

Le Bourblanc revient pour moitié à Rémy, légataire universel de la part de Betty de la communauté de biens lui revenant et pour moitié à la seconde épouse de Henry de Mauduit. Après plusieurs épisodes parfois tragiques : scellés posés et aussitôt brisés, vente aux enchères du mobilier, cambriolages, pillages et actes de vandalisme, il est vendu après la mort de Rémy et transformé par les acquéreurs en «espace loisirs» (boîte de nuit-restaurant). Un incendie en détruit une partie. Aujourd'hui, tel un phénix, il renaît de ses cendres sous l'œil vigilant de ses nouveaux propriétaires, Monsieur et Madame Philippot.

*

* *

L'étude qui précède a permis de cerner un fragment de l'histoire du Bourblanc au XX^e siècle. Tel une tragédie classique, cet épisode se caractérise par une unité de temps - à peine trois mois -, une unité de lieu - le Bourblanc -, et une unité d'action, le rapatriement d'aviateurs alliés abattus. Deux héros de la Résistance, Roberta de Mauduit et Geo Jouanjean en ont été les principaux acteurs.

Comme beaucoup, ils ont été aidés par certains et trahis par d'autres. C'est pourquoi cette affaire présente un caractère exemplaire qui doit encourager les chercheurs à poursuivre leurs études, afin que soit conservée la mémoire de ces heures douloureuses : il faut rassembler et mettre en ordre les documents et les témoignages, en ayant à l'esprit qu'à partir de l'an 2000, la plupart des archives de la période 40-45 seront ouvertes au public ; ceci permettra d'éclairer et de préciser de nombreux aspects de l'histoire de la Résistance dans notre région.

*Gordon CARTER
Michel Y. BERNARD
Yves de SAGAZAN*

APPENDICES

1. Qui dénonça Betty ?

On a vu que le réseau «Pat O'Leary» avait été infiltré par le traître Roger Le Neveu, dit «Le Légionnaire» à qui certains attribuent, par ailleurs, l'arrestation, à Caluire, dans la banlieue de Lyon, d'importantes personnalités de la Résistance, dont Jean Moulin.

Ce qui est sûr, c'est que ce personnage avait réussi à gagner la confiance de Louis Nouveau («Saint Jean») qui l'avait engagé comme convoyeur et, à ce titre, l'avait fait connaître des autres convoyeurs du réseau - dont Geo Jouanjean -. On sait également que Le Neveu est à l'origine de l'arrestation de Nouveau à Tours le 13 février 1943 et que le 7 mars, Geo échappe de peu à l'arrestation.

Dans les mois qui suivent, «Le Légionnaire» cible son action destructrice sur la Bretagne pour en apprendre le maximum sur l'organisation «Pat O'Leary» dans cette région, où - les Allemands le savent évidemment - se trouvent cachés de nombreux aviateurs alliés.

A la fin du printemps, ils déclenchent avec leur indicateur une vaste opération, en Bretagne et à Paris : presque tous les membres bretons du réseau sont arrêtés ; Betty fait partie du lot, Le Neveu (1) connaissant certainement l'existence du «refuge» du Bourblanc.

Il semble pourtant que Le Neveu n'ait pas été le seul responsable de l'arrestation de

(1) Après cette opération, le traître Le Neveu disparaît. Selon certaines sources, il aurait été exécuté par le maquis du Mont Mouchet, près de Saint Flour (Cantal) dans lequel il tentait de s'infiltrer.

Betty... En effet, un dénommé Larboulette et son amie Maud Martin, épouse d'un prisonnier de guerre détenu en Allemagne, s'étaient concilié les bonnes grâces de Betty, lors de visites au château. Or Larboulette, un Pontrivien de 25 ans, était membre du Parti national breton et engagé dans l'«Abwehr», le contre-espionnage allemand, sous le matricule F 7.745 et le pseudonyme de «Freilick». Arrêtés à la Libération, Larboulette et Maud Martin comparaissent devant la Cour de Justice de Rennes le 8 octobre 1946. Accusé de divers forfaits («Atteinte à la sécurité extérieure de l'Etat et intelligence avec l'ennemi»), Larboulette est surtout épinglé pour l'enquête qu'il mena avec sa maîtresse sur le comportement de Betty, comme en témoigne le «Considérant» du jugement : *«En dénonçant aux autorités allemandes comme faisant partie de la Résistance à l'occupant Madame la Comtesse de Mauduit».*

Madame la Comtesse m'a invité à prendre le thé...

Citons les extraits pertinents du compte-rendu paru dans «Ouest-France» le 9 octobre 46.

Galant, Larboulette ne veut pas compromettre son ex-amie.

— *Je tiens à préciser, dit-il, que Maud n'était pas une agente de l'Abwehr... et qu'elle n'a rien fait qui puisse nuire à Mme de Mauduit.*

Il va ensuite essayer de se disculper lui-même en affirmant qu'il n'a fait que rendre à Mme de Mauduit des visites de courtoisie. *« Madame la Comtesse, affirme-t-il, m'a invité à prendre le thé... je n'ai fait que répondre à ses invitations ».*

Malheureusement pour lui il est établi qu'il s'est présenté au château sous un faux nom et une fausse qualité. Il disait s'appeler Labattue, être étudiant en architecture et vouloir visiter le château pour en étudier l'architecture. Et, ayant présenté sa maîtresse, il affirmait qu'elle était d'origine anglaise et pourchassée par la Gestapo. Econduit une première fois par la comtesse, il insista tellement qu'il finit par se faire recevoir et à pouvoir déceler l'activité dans la Résistance de Mme de Mauduit. Quelques jours plus tard, celle-ci était arrêtée en même temps que deux membres de son

réseau que Larboulette avait rencontré au château, MM Jouanneau et Pennek.

Avec un délicieux accent yankee, Mme de Mauduit, cette grande et noble femme, qui risqua sa vie pour travailler à la libération de la France, vient dire à la barre comment l'accusé la contraignit à le recevoir et comment il essaya de l'apitoyer en lui contant les malheurs de Miss Maud qu'il présentait comme la petite fille d'un Lord anglais...

— *La fille d'un Lord, cette petite! sourit Mme de Mauduit. J'avais tout de suite deviné que c'était un mensonge. Mais je ne pouvais croire qu'un Français puisse ainsi trahir son pays*

Et, sans haine, en toute objectivité, cette rescapée de Ruwensbrück dit sa conviction intime que son arrestation fut l'œuvre de l'accusé.

— *On m'a répété, précise-t-elle, à la Gestapo des choses que, volontairement, je n'avais dites qu'à ce jeune homme; par exemple que mon mari combattait aux côtés du général de Larminat...*

On dit que Betty ne voulut pas accabler Madame Martin, celle-ci étant en très mauvaise santé.

Quant à Larboulette, ses «crimes trop lourds» et sa «trahison trop méprisable» lui

valurent une condamnation à la peine de mort, à la dégradation nationale et à la confiscation totale des biens présents et à venir. La mort est par la suite commuée en travaux forcés à perpétuité, puis fait l'objet de diverses remises de peine.

En définitive, il y a tout lieu de penser que Betty repérée par Le Neveu a aussi été l'objet d'une dénonciation du dénommé Larboulette.

2. Les «pensionnaires» du Bourblanc

Comme nous l'avons dit, seuls les noms de quelques-uns des hôtes du Bourblanc sont parvenus jusqu'à nous. Nous avons réussi à entrer en contact avec certains d'entre eux.

- Michael Allen Fitzgerald, aujourd'hui retiré au New Jersey (U.S.A.) fut un des premiers à profiter de l'hospitalité de Betty. Il en garde des souvenirs très précis :

«Je me souviens de Geo et d'Yvonne, écrit-il, et d'une balle de mitrailleuse provenant d'un combat aérien au-dessus de nos têtes, qui lui frôla les cheveux et tomba à ses pieds. Et de Val, qui me convoya de Paris au Bourblanc (donc le 10 avril) et qui me fit subir un interrogatoire en règle afin de s'assurer que j'étais bien celui que je prétendais être : «Quelle est la pièce dans la tourelle supérieure d'une forteresse volante que l'on surnomme le bout de ficelle ?», me questionna-t-il. Ma réponse : «Je n'en sais rien» le satisfît, car c'était pure invention de sa part. «J'étais tout prêt à vous descendre», amplifia-t-il, sur quoi je renchéris : «J'ai toujours mon Colt 45 sous le bras et je dégaine plus vite que vous...»».

Fitzgerald poursuit : *«Bien que n'étant pas le plus gradé, j'étais chargé, par le responsable de la Résistance, de la sécurité et l'attitude désinvolte de Betty à ce sujet me valut de me disputer avec elle : tandis que les aviateurs au grenier s'efforçaient d'étouffer des quintes de toux, voilà que Betty recevait un officier allemand dans la cour ! Lorsque plus tard, assis le soir dans la cour, je lui présentai mes excuses, ses larmes m'émurent profondément. J'ai même voulu l'embrasser mais elle me rappela qu'elle était mariée...».*



Clay Wilson aujourd'hui

Etant tombé en 1945 sur un entrefilet dans la presse américaine annonçant la prochaine visite de Betty aux U.S.A., il fut frappé par le fait que le seul nom de parachutiste qui y figurait était le sien. Il regrette d'avoir été empêché de la revoir à cette occasion car, dit-il, outre qu'elle était fort séduisante, c'était une grande patriote qui lui en imposait. Fitzgerald, en voyage à Paris en avril 1998, chercha à la retrouver... Vaine tentative, personne n'ayant pu le renseigner.

- Clay Wilson, adjudant mécanicien-navigant, «prototype» du parachutiste en cavale ; il vit toujours en Caroline du Nord, où nous l'avons rencontré.

Le 16 février 1943, rentrant d'un bombardement sur Saint-Nazaire, sa forteresse volante, appartenant au 306^e groupe de bombardement, est abattue à Guillac près de Ploërmel, par six chasseurs Fw 190, attaquant de front. Wilson saute, il est l'un des trois survivants des dix membres de l'équipage. Il est recueilli par le réseau «Pat O'Leary» et caché chez les frères Le Manac'h à Carhaix, chez les Le Bec, à La Pie, en Paule, à la Trappe de Timadeuc et enfin au château du Bourblanc, d'où il sera escorté à Paris puis en Espagne.

Clay se souvient, malgré ses 80 ans. Il nous parle du souper d'anniversaire, à l'occasion de ses 25 ans ; de la visite au Bourblanc de deux officiers de la Luftwaffe qui se sont contentés de «faire salon» dans la cour ; des chamailleries amicales entre la R.A.F. et l'U.S.A.A.F. sur le pour et le contre des raids de nuit et de jour ; des attentions que certains prêtaient à la jolie Yvonne Le Blay, pour qui «Nap» Barry, franco-phone, servait d'interprète. Puis les propres paroles de Clay, adressées à ceux et celles du réseau : *«Je ne pourrai jamais assez vous remercier d'avoir risqué jusqu'à votre vie pour nous abriter, pour assurer notre subsistance et de votre amitié pour nous tous, les évadés. Tous les membres de la Résistance sont des héros».*

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Huguen R. «Par les nuits les plus longues» - St-Brieuc. 1986.
- Rémy «La maison d'Alphonse» - Paris. 1966. «Autour de la Plage Bonaparte» - Paris. 1970.
- Ballini A.C. «Un Bleu des Côtes-du-Nord» - Spézet. 1990.
- Corta H. «Qui ose gagne» - Paris. 1997.
- Guillou M. «Opération Fahrenheit» - St-Brieuc. 1994.
- Jouanjean G. Mémoires (non publiées).
- 96^e Bomb Group Newsletter. Issue n° 19. 1991.
- Archives du «Conservatoire Aéronautique de Cornouaille».
- Ouest-France. 9 oct. 1946.
- Collection «La Presse d'Armor». 1946-1991.

Et nous remercions toutes les personnes dont les témoignages nous ont permis de réaliser cette étude, en particulier les aviateurs américains qui ont été abrités au Bourblanc et que nous avons pu retrouver.

LES PASSAGES DU TRIEUX (suite)

Le bac de Lancerf

En 1870, il y avait encore, en France, 1 300 «*passages d'eau*» ou bacs. Ils ont aujourd'hui probablement tous disparu. Le passage de Lancerf a été, dans notre région, le dernier à fonctionner ; il permettait le franchissement du Trieux entre le village aujourd'hui appelé «*Le passage*» et un point situé non loin de la station de chemin de fer de Lancerf.

Moins important que celui de Lézardrieux, il a porté plusieurs noms au cours de sa longue histoire. Dès le XVIII^{ème} siècle et jusqu'à sa suppression définitive, c'était le passage de Toul an Houilet, nom que l'on retrouve sur la vieille carte d'Etat-Major au 1/50 000^e et dans les textes de l'époque. Le document cartographique le plus ancien et le plus précis que nous connaissions (carte de 1776) le désigne sous le terme de «*Passage neuf*», ce qui semble indiquer qu'il a été précédé par un autre bac peut-être situé dans un endroit proche, mais appelé différemment (1). Le nom de

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DES CÔTÈS-DU-NORD.

BACS ET BATEAUX DE PASSAGE.

PASSAGE de Toul an Houilet

TARIF des Droits à payer à ce passage, conformément à l'Arrêté du Gouvernement, en date du 50 Nivôse an 12, et aux Instructions le M. le Conseiller d'État Directeur Général des Ponts et Chaussées, en date du 6 Messidor même année.

(1) La chapelle St Antoine, un peu plus au Sud côté Pleudaniel, pourrait avoir balisé un lieu de passage peut-être abandonné en raison de l'insécurité des bois de Plourivo. Une carte marine ancienne (1666) indique deux chapelles St Antoine face au passage du Goëlo (voir Carnets n° 14 p. 29 renvoi 2).

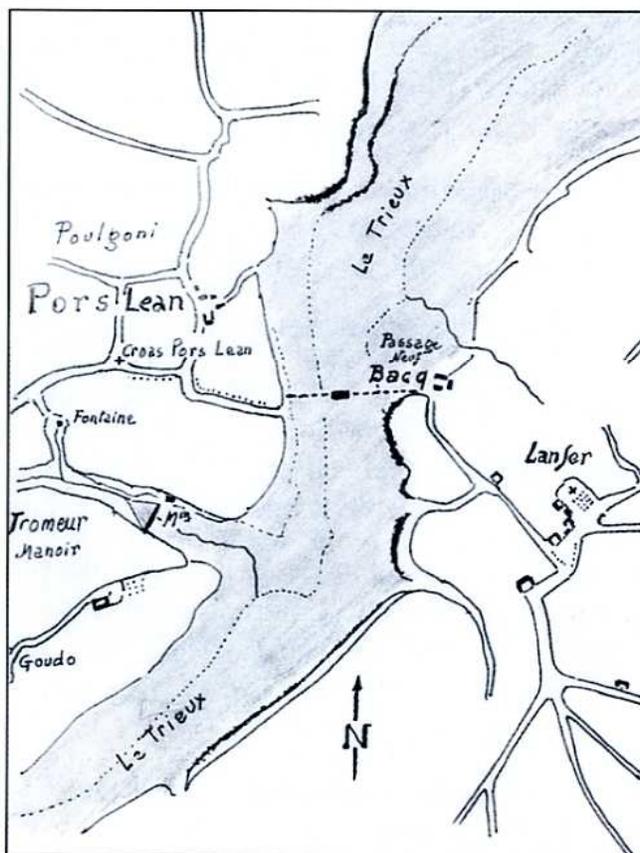
«*Dalc'h ar Silliou*» semble, à notre connaissance, le plus ancien connu... Les lieux environnants ont eux-mêmes changé de dénomination, surtout du côté Pleudaniel : «*Pors Lean*» en 1776 est devenu «*Pors Lec'h*», puis «*Le Passage*» ; «*Goudo*» est devenu «*Gaudu*» etc. et, du côté Plourivo, «*Lanser*» est devenu «*Lancerf*».

Nous ignorons la date de sa première mise en service, perdue dans la nuit des temps, mais nous savons qu'anciennement, les droits de passage, en ce lieu, étaient accordés par ordonnance royale, à titre de privilège, au Seigneur de Botloy (1), en Pleudaniel ; du point de vue du fonctionnement, il dépendait du proche manoir de Traou Meur, qui était dans la mouvance de Botloy. Les «*aveux*» anciens nous apprennent que la population locale pouvait l'utiliser sans limitation moyennant un forfait annuel payé en blé.

En 1591, pendant les désastreuses guerres de la Ligue, les armées du Prince de Dombes envahirent la région au nom du roi ; le recteur de Plourivo notait dans son registre des baptêmes : «*...depuis le 19 avril dernier jusqu'au troisième jour de juillet 1591, l'on a aucun baptisé en la dite paroisse parce que les femmes grosses s'étaient retirées de l'autre côté de l'eau, en Tréguer, de peur des soldats de Monseigneur le Prince des Dombes*» (2)... Il y a fort à parier que le bac fut alors sérieusement mis à contribution...

Après les guerres de la Ligue, les droits de passage ne restèrent pas à la seigneurie de Botloy mais passèrent à celle de Kermarquer, en Lézardrieux. Les archives nous apprennent qu'au XVIII^e siècle, alors que la seigneurie de Kermarquer avait bien des fois changé de mains, un dénommé Le Coëffer (3) rendait aveu à Jean-Marie Fleuriot de Langle pour «*une tenue convenancièr roturièr nommée le passage et autrefois Dalc'h ar Silliou*» (4).

Comme nous l'avons dit dans notre précédent article, la Révolution supprima le privilège des bacs qui fonctionnèrent tant bien que mal jusqu'au début du XIX^e siècle.



Le Bac de Lancerf d'après la carte de 1776

(1) Aujourd'hui Boloï ; quelques vestiges du château de Botloy subsistent encore à cet endroit, sur la rive du Trieux.

(2) Registres paroissiaux de Plourivo (1583-1612).

(3) C'était déjà un Le Coëffer qui, en 1582, assurait le passage à Lancerf.

(4) Archives départementales AD22 E.2118 ; *dalc'h ar silliou* : le coin des anguilles.

Le 30 nivose an XII (1804), un cahier des charges est établi. Le bac est alors domicilié légalement à Plourivo ; il appartient aux Domaines et est mis en adjudication aux enchères à la bougie. L'adjudicataire doit respecter les clauses du cahier des charges, verser à l'Etat une caution, plus une location annuelle. Si le passeur embauche un compagnon, celui-ci est considéré comme coadjudicataire et solvable : la caution doit être garantie par hypothèque sur ses biens. Les maires des communes d'accostage (Plourivo et Pleudaniel) doivent veiller au bon fonctionnement du système. Le bail est réexaminé tous les six ans sous le contrôle des Ponts et Chaussées.

De 1804 à 1918, ce système fonctionna régulièrement hormis quelques modifications dues à des causes extérieures : accidents, décès, maladies, sanctions ou suspension pour conduire en état d'ébriété ou mauvaises relations avec les passagers.

Lors d'une inspection des Ponts et Chaussées en 1829, seul le bac est jugé en état.

Le rapport nous en donne les caractéristiques : Longueur : 9,90 m, largeur : 3,39 m, capacité : 5 chevaux ou bœufs ou mulets chargés ou bien 10 chevaux ou bœufs ou mulets non chargés, ou bien 120 personnes (!!!). Le «batelet» (3,69 m par 1,53 m) pouvant théoriquement transporter 10 personnes est considéré comme une épave.

En 1835, au moment de la décision de construction du premier pont suspendu de Lézardrieux, le conseil municipal de cette ville se prononça évidemment pour la suppression des bacs de Toul an Houilet et de Bodic ; cet avis ne fut pas suivi d'effet, mais entraîna une diminution du trafic encore accentuée, en 1865, par la suppression du péage du pont de Lézardrieux (1).

Entre autres petits incidents, notons en avril 1836, une plainte du facteur de la commune de Pleudaniel que le passeur refuse de transporter gratuitement ; la plainte est transmise au préfet par le maire Le Cozannet (2).

En 1858, sous l'impulsion de Monsieur Charles Armez, député et maire de Plourivo, les Ponts et Chaussées des Côtes-du-Nord, en accord avec la loi, définissent ce qu'on appelait le «port de bac» qui désigne l'étendue de rivière dans laquelle le gouvernement concède un droit exclusif au passeur. Cette étendue fut fixée, comme un peu partout ailleurs, à 500 mètres de part et d'autre du point de traversée.

En 1891, lors de l'ouverture de la ligne de chemin de fer de Guingamp à Paimpol, l'emplacement du bac détermina celui de la gare de Lancerf qui, pour satisfaire l'électorat, fut primitivement nommée «gare de Plourivo-Lézardrieux». En fait cette gare fut plus utile pour les habitants de Pleudaniel que pour ceux de Lézardrieux. Le trafic reprit donc de plus belle.

En 1893, à la demande répétée des municipalités de Paimpol, Lézardrieux, Pontrieux et Pleudaniel, le préfet des Côtes-du-Nord proposa la construction d'un appontement,

(1) Certains charretiers préféraient néanmoins le bac, leurs bêtes craignant particulièrement le vide.

(2) Le passeur avait théoriquement tort, le passage étant effectué en franchise «pour les fonctionnaires et agents» de l'Etat en service. Mais, justement, le facteur était-il en service ? Un incident d'un autre genre se produisit en 1895 : le garde maritime Kergadellan dépose une plainte à la gendarmerie de Lézardrieux contre le sieur Chapalain, passeur, pour conduite du bac en état d'ivresse... (déjà !).

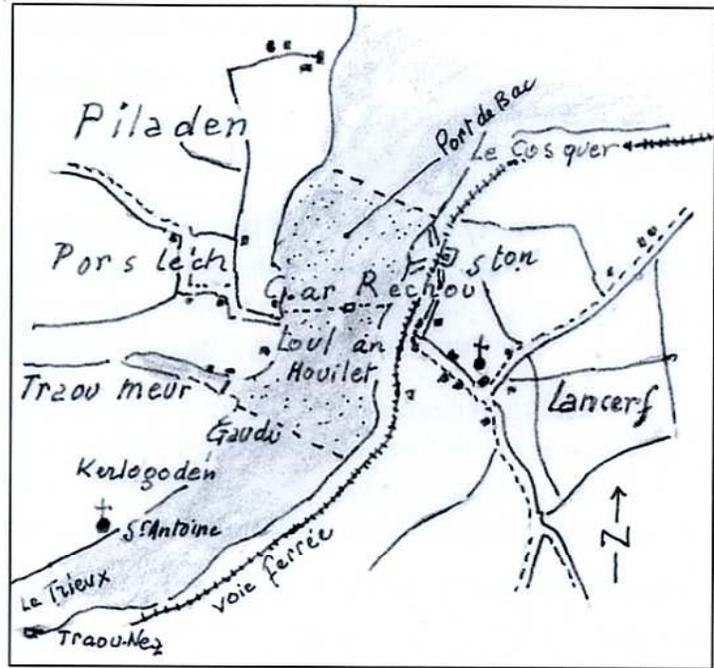
au droit de la gare de Lancerf, pour faciliter les embarquements et débarquements. Curieusement, c'est l'intervention de la municipalité de Pontrioux (elle avait sans doute changé) qui fit capoter le projet.

En 1913, François Lasbleiz s'était, conformément aux lois en vigueur, engagé à exploiter le bac jusqu'en octobre 1918, moyennant une redevance annuelle de 25 Francs (or) et une caution de 35 Francs. Il en demanda la résiliation pour cause de maladie et fut remplacé par Auguste Ollivier.

L'activité du bac cessa une première fois vers 1927. Mais, durant l'Occupation et compte tenu de la pénurie de moyens de communication à l'époque, le passage fut rétabli à l'heure des trains ; la rétribution du passeur par la commune de Pleudaniel fut fixée à 600 Francs par an.

Les derniers passages par batelet se poursuivirent jusqu'en 1957 assurés par MM. Le Béhec, de Plourivo, et Lasbleiz, de Pleudaniel.

Robert MOULY



*Le Bac de Lancerf vers 1900
d'après l'ancienne carte d'Etat Major*



Un bac au XVIII^e siècle (d'après une gravure ancienne)

Quelques données techniques supplémentaires

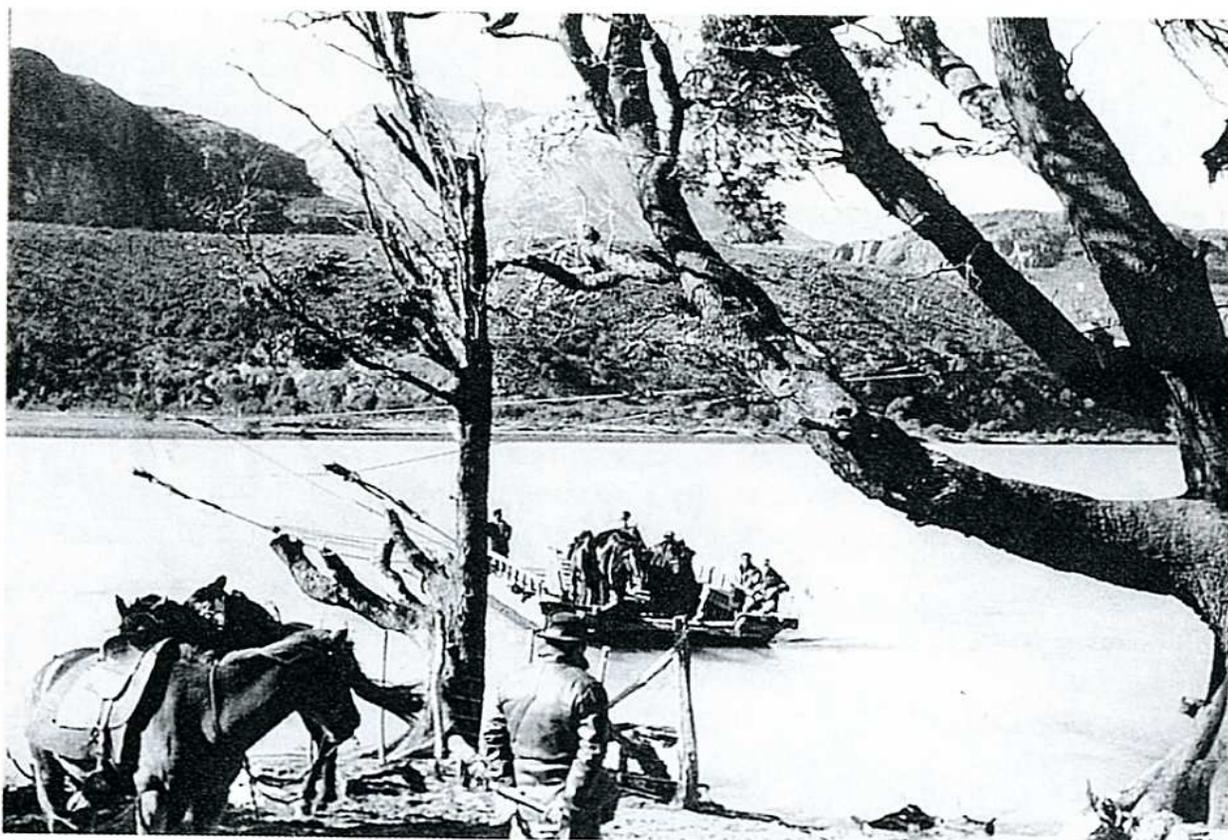
L'an dernier, nous avons exposé, d'une façon assez approximative et résumée, le fonctionnement des bacs (1). Les recherches effectuées depuis ayant partiellement abouti, quelques points peuvent être précisés.

On ne sait pas exactement comment fonctionnaient les bacs du Trieux : les baux de fermage ne signalent jamais de câbles ni d'appareillages spéciaux (« chèvres » par exemple), mais seulement des ancrs, des rames et des cordages ordinaires ; un inventaire mentionne seulement deux aussières de 57 mètres de long.

Dans le cas du Trieux, nous l'avons dit l'an passé, compte tenu du fait qu'il s'agissait d'une voie navigable empruntée par des navires de tonnage respectable à destination de La Roche Jagu, Frynaudour et Pontrieux, il n'était pas question de laisser en permanence un câble tendu au-dessus de l'eau en travers de la rivière.

Trois solutions étaient possibles :

1. Câble(s) aérien(s) tendu(s) à une certaine hauteur par un ou des treuil(s) établi(s) en principe du côté du logement du passeur ; à l'approche d'un navire on noie le(s) câble(s) et on arrête les passages ;



La vue ci-dessus représente le bac figurant à la dernière page de couverture, mais en cours de traversée : on voit nettement qu'il est asservi à 2 câbles auxquels le bac est relié par 3 élingues

(1) La documentation sur ce problème est rare ; elle est généralement peu détaillée. Les renseignements ci-dessus proviennent principalement de la Grande Encyclopédie de Marcellin Berthelot publiée vers 1890. L'encyclopédie de Diderot (XVIII^e siècle) ne consacre aucun article au sujet.

2. Deux fortes ancrés sont mouillées à une distance suffisante en aval et en amont du passage. Le câble est maintenu à flot par de petites nacelles (ou radeaux, ou tout autre moyen) et est amarré à l'une ou l'autre des ancrés (selon le sens du courant). A l'autre extrémité du câble et convenablement orienté à la rame, le bac se déplace d'un bord à l'autre du passage, un peu comme le balancier d'une horloge. Avantage : la moitié de la voie navigable est laissée libre ; inconvénient (grave dans le cas du Trieux) : à chaque renverse du courant, il faut changer l'amarrage du câble et le passer d'une ancre à l'autre, manœuvre délicate en raison du poids de l'ensemble et qui peut être réalisée uniquement au moment du «plein» ou de la basse mer.

3. Enfin le système que nous avons brièvement évoqué l'an dernier : un câble alourdi d'une chaîne aux deux extrémités repose sur le fond. Il est ramené à bord du bac sur une «chèvre» équipée d'un treuil à «barbotin» (1) actionné par manivelle. Ainsi le bac est propulsé le long du câble, d'un côté à l'autre du passage, sans gêner la navigation.

La figure ci-contre représente un bac fonctionnant selon le procédé n° 1. Ce procédé a pu être utilisé à un moment ou à l'autre sur les bacs du Trieux, ainsi que le système n° 3 (plus tardivement sans doute).

(1) Le barbotin du cylindre du treuil empêche le câble de glisser.

INAUGURATION DU MONUMENT A LA MEMOIRE DE L'EQUIPAGE DU B26 DE LOGUIVY

Cette inauguration a eu lieu, le mardi 25 août 1998, à 18 heures, en présence d'une nombreuse assistance, de 21 drapeaux des associations patriotiques et des personnalités civiles et militaires françaises et américaines : Messieurs Bonnot, vice-président du Conseil Régional, Trémel, vice-président du Conseil Général, Gouriou, député, Le Duff, conseiller régional, Vitel, conseiller général, Monsieur l'ambassadeur américain en retraite Smalley ; le Colonel Mc Donald, attaché de l'air, ambassade des U.S.A. à Paris, les Lieutenants-colonels Bazin du Bureau Air de Rennes et Lejeune, délégué militaire départemental adjoint, Renaudin, adjoint au Colonel commandant le Groupement de gendarmerie des Côtes d'Armor ; les responsables départementaux de la Société de la Légion d'Honneur et du Souvenir Français ; on notait également la présence d'une délégation de l'Amicale des Anciens des B26 Marauders français.

Après l'interprétation d'airs militaires américains, suivie d'une brève allocution de Monsieur Richard, maire de Ploubazlanec, la stèle, recouverte du drapeau américain, a été dévoilée par les Colonels Mc Donald et Bazin. Après un dépôt de gerbes et la prière du pasteur Gowan et de l'abbé Le Meur, la sonnerie aux morts, la lecture de messages parvenus des Etats-Unis et des noms des membres de l'équipage, la minute de silence et les hymnes nationaux,



*De gauche à droite : Gordon Carter,
Colonels Mc Donald et Bazin*

les allocutions de Monsieur Gilbert Bellec, président des Anciens Combattants de Ploubazlanec et du Colonel Mc Donald clôturaient la cérémonie.

Un vin d'honneur rassemblait ensuite tous les participants à la salle des fêtes de Loguivy.

*

* *

Le bloc de roche de la stèle a été offert par les carrières de Tressignaux ; le surfacage de la stèle, la fourniture et la gravure de la plaque ainsi que la mise en place du monument ont été financés par les subventions du Conseil Régional, du Conseil Général et du Souvenir Français (qui entretiendra le monument). La municipalité de Ploubazlanec a aménagé le site et assuré la logistique de l'opération.

Rappelons que ce monument est le second érigé à l'initiative de la Société d'Etudes Historiques et Archéologiques du Goëlo, le premier était celui de la «Maison d'Alphonse» en Plouha, inauguré le 23 juin 1985.

*
* *
*

Toujours à propos de l'affaire du B26, nous avons reçu de Monsieur Michel Grimaud, du Val-André, qui se consacre à la «Recherche des Anglais et Américains tombés dans les Côtes du Nord. 1940-44» un renseignement précieux concernant le sort de l'un des occupants du B26 de Loguivy. Nous pensions que le Sergent-Chef Mitrailleur, Roy H. Meyer, avait été retiré de l'épave par les pêcheurs de Loguivy et transporté à la clinique de Paimpol où il serait décédé (page 11)... En fait, son corps a été retrouvé plus tard, à Pleubian : «Le 23 septembre 1944, nous avons constaté le décès paraissant remonter à plusieurs semaines d'un individu de sexe masculin. Taille 1,72 m à 1,75 m, portant un blouson à fermeture éclair, chaussé d'une paire de souliers et demi-bottes en caoutchouc, portant les inscriptions : R.H. Meyer, les souliers portant comme inscriptions : 8D-GY. muni d'une plaque d'identité en métal gravée portant l'inscription : «Roy Meyer 181923 13 T42.3 BP», vêtu d'un veston kaki...» (1).



La tombe de Roy Meyer au cimetière américain de St James

Reste à savoir par qui et où a été recueilli le Sergent Thomas Hume, de l'équipage de l'autre avion (Rice) et qui avait sauté au moment de la collision : en principe il aurait dû tomber dans le secteur de l'embouchure de la rivière de Tréguier, ou entre celle-ci et les Héaux.

(1) Rapport de la gendarmerie de Lézardrieux.

UNE PREMIERE APPROCHE DE L'ARCHITECTURE DE BEAUPORT *(suite)* *L'éventail de Beauport*

Nous avons abordé, il y a deux ans, l'étude de l'architecture de l'église de Beauport en commençant par sa façade Ouest. Nous allons maintenant passer au plan de l'édifice dont l'examen va donner lieu à quelques observations intéressantes qui nous permettront d'imaginer les procédés utilisés par le maître d'œuvre pour réaliser le tracé, au sol, des contours du monument, à l'aide des instruments très rudimentaires dont il disposait.

*
* *

La figure ci-contre représente le plan de l'église, les parties en noir sont celles qui subsistent aujourd'hui, les autres étant reproduites par symétrie.

Première observation : la longueur L de la nef est le double de sa largeur l .

Deuxième observation : l'axe central de la nef et l'axe du transept forment une croix latine : les bras et le sommet de cette croix sont égaux et chacun de ces éléments a une longueur de $\frac{L}{3}$.

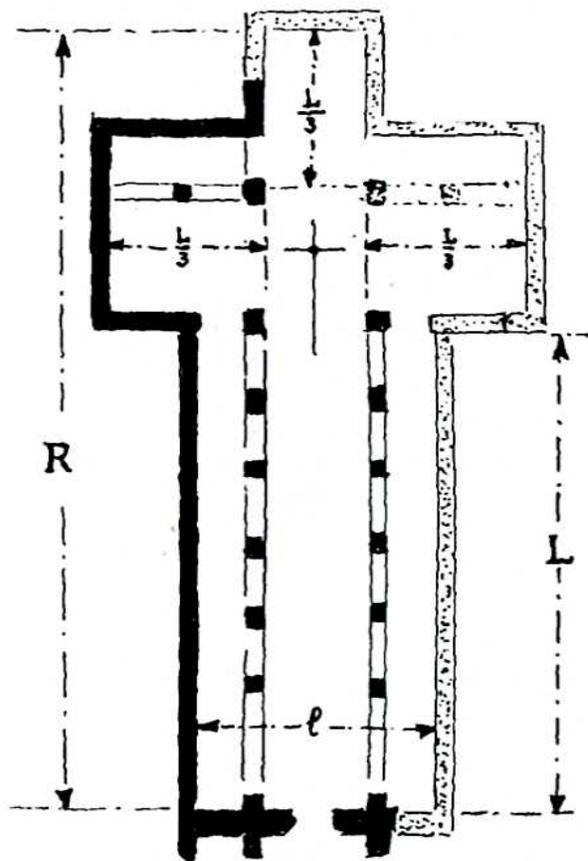


Figure 1 : Plan de l'église

Troisième observation : le rapport entre R, longueur totale de l'édifice et L longueur de la nef est $8/5$, soit $1,6$ (1) qui, rappelez-vous, est le fameux «nombre d'or» (2).

Il nous faut maintenant - hélas - compliquer un peu les choses : reprenons notre plan et, à partir du point O, milieu du chevet, traçons un demi-cercle ayant pour rayon la distance de O aux coins du bas de la nef ; nous obtenons ce qu'on appelle le «cercle régulateur», bien connu des architectes du Moyen Age (3). Tous les angles de sommet O et dont les côtés passent par les différents coins intérieurs de l'édifice sont des multiples de 9 , soit 18° , 36° , et, si l'on considère l'ensemble du plan, on obtient, par symétrie 72° , 108° , 126° .

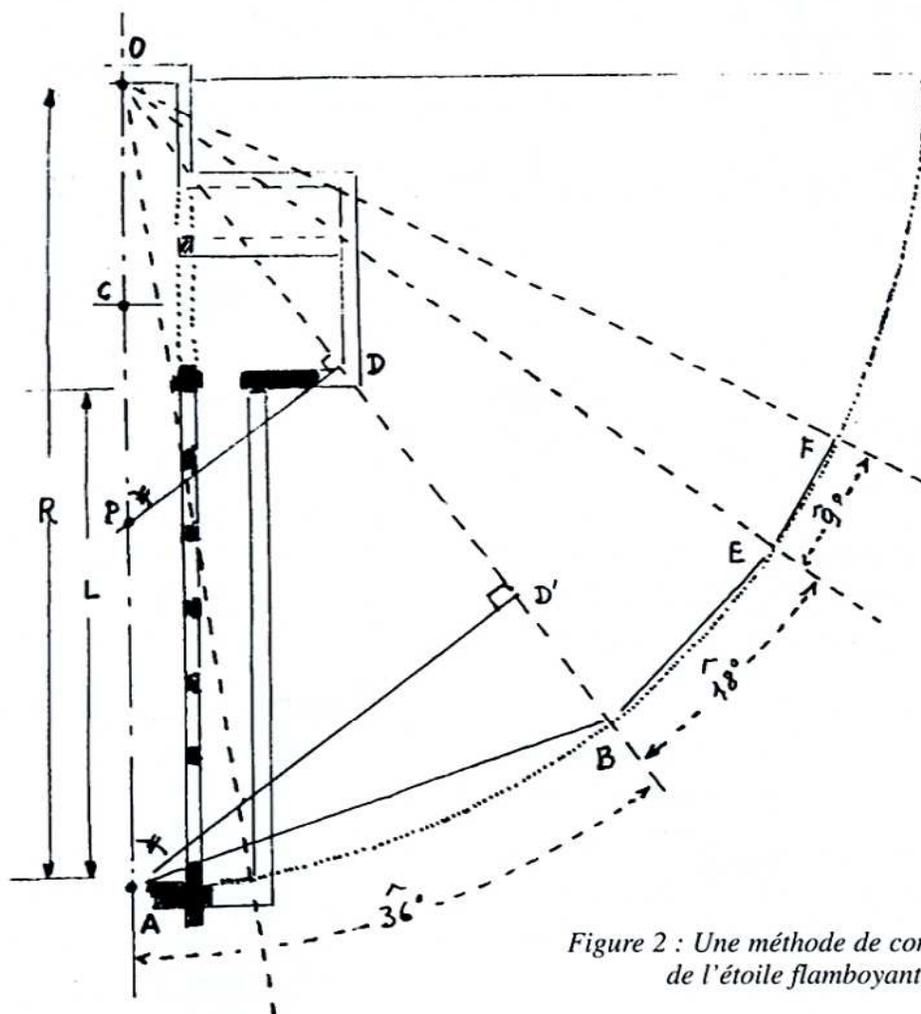


Figure 2 : Une méthode de construction de l'étoile flamboyante

Tous ces angles se retrouvent dans «l'étoile flamboyante» dont la construction, notons-le au passage, se fait aisément à la règle et au compas (figure 3).

La figure 2 donne lieu à d'autres remarques : observons le triangle AOB. Il a, par

(1) Le lecteur ne devra pas rechercher la rigueur absolue, une certaine imprécision pouvant subsister, due à divers facteurs.

(2) Toutes les cotes sont des cotes *intérieures*.

(3) Compte tenu du caractère symétrique de l'édifice nous ne représentons en figure 2 que la moitié du plan et la partie correspondante du cercle régulateur.

construction, deux côtés égaux et son angle au sommet est de 36 degrés ; ceci veut dire que, puisque le triangle est isocèle, les deux angles à la base sont de 72 degrés ; c'est le «triangle sublime» de nos architectes. On démontre - et les anciens l'avaient bien observé - que, dans un tel triangle le rapport d'un des grands côtés au petit (ici R/L) est égal à 1,618, le nombre d'or (encore lui !...) (1).

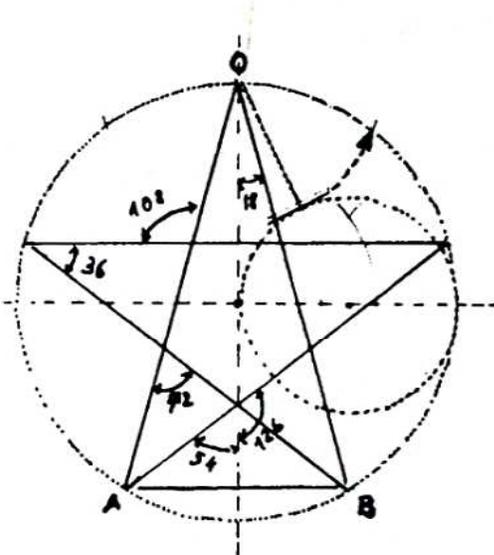


Figure 3 : Construction de l'étoile flamboyante

Nous avons maintenant tous les éléments permettant à l'architecte de matérialiser, sur le terrain, le plan de l'édifice et nous allons voir comment il pouvait procéder (3).

Initié aux secrets de l'architecture, le maître d'œuvre les connaissait de tête ou grâce à des notes. Il ne lui était cependant pas possible de réaliser des tracés parfaitement rigoureux sur les supports de l'époque (parchemins de surface inégale, rares et coûteux) ; par ailleurs, tracer des figures ou des plans qui relevaient plus ou moins du secret de l'initiation était peu imaginable.

Le triangle sublime fait partie de l'étoile flamboyante (triangle AOB dans la figure 3). Il peut également être construit, plus simplement mais avec moins de rigueur, à l'aide de la «corde à nœuds» : sur une base de 5 intervalles, on construit une perpendiculaire au milieu de cette base ; une longueur de 8 intervalles permet d'en déterminer le sommet (figure 4).

Notons enfin (figure 2) le point P, situé sur OA, symétrique de O par rapport à C, croisée du transept, et notons que la droite PD est perpendiculaire en D au rayon OB du cercle régulateur (2).

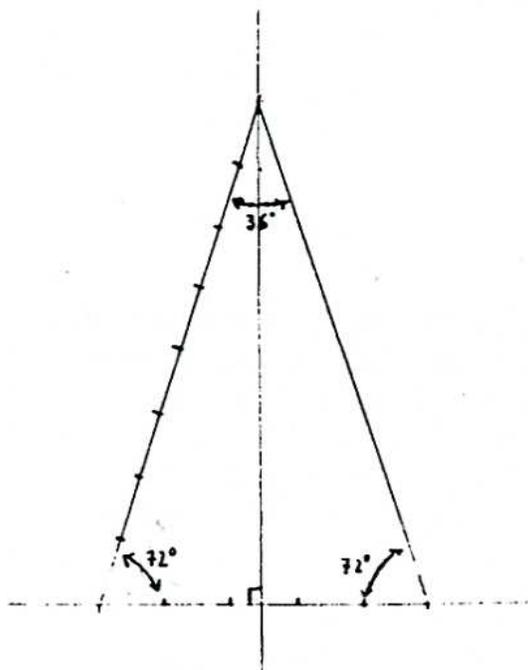


Figure 4 : Construction du triangle sublime

(1) Pour les amateurs de mathématiques : $\frac{L}{2} = R \cos 72^\circ$; $\frac{L}{R} = \frac{1}{2 \cos 72^\circ} = \frac{1}{0,618} = 1,618$

(2) Les angles $O\hat{A}D'$ et OPD sont des angles correspondants.

(3) Nous proposons une solution ; il y en a bien sûr d'autres, qu'il s'agisse du même monument ou de monuments différents et ce, en fonction des desiderata du commanditaire.

l'édifice, de reprendre les cotes du plan, de les reporter à l'échelle sur le terrain et de les matérialiser par piquetage.

Réaliser ainsi des tracés mettant en œuvre des considérations angulaires peut nous paraître aujourd'hui plutôt curieux ; pourtant cela découle d'un simple bon sens utilisant les quelques moyens de mesure alors disponibles.

La procédure décrite ci-dessus n'est qu'un exemple illustré par le cas de l'église de Beauport. Toutes les églises n'étaient évidemment pas construites sur le même modèle, mais on retrouve un peu partout les moyens et les schémas que nous avons décrits.

R. MOULY

EN FLANANT A TRAVERS LE GOELO

LES RUES DE PLOUEZEC

1. Le Lieutenant Cyrille Le Barbu

L'ancienne Rue du Questel, au bourg, porte le nom de ce Plouézécain sans que la plupart de nos compatriotes sachent exactement de qui il s'agit...

Une plaque de marbre, au cimetière, sur la tombe de ses parents, est le seul témoignage qui reste de lui : elle porte l'inscription suivante : «*Elève de l'Ecole Polytechnique, Lieutenant d'Artillerie, Chef d'Escadrille, Commandant la B.R.29. Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre, 7 Palmes, Décoré de la Médaille d'Or de l'Aéro Club Italien, Disparu en combat aérien le 30 mai 1918, âgé de 28 ans*». Il nous a semblé qu'il serait bon de reconstituer la carrière de ce jeune Officier, qui n'a plus de famille à Plouézec, et de rappeler, à nos compatriotes, les souvenirs que nous avons pu retrouver. Nous avons fait pour cela appel aux Archives de l'Armée et à la mémoire de quelques anciens.

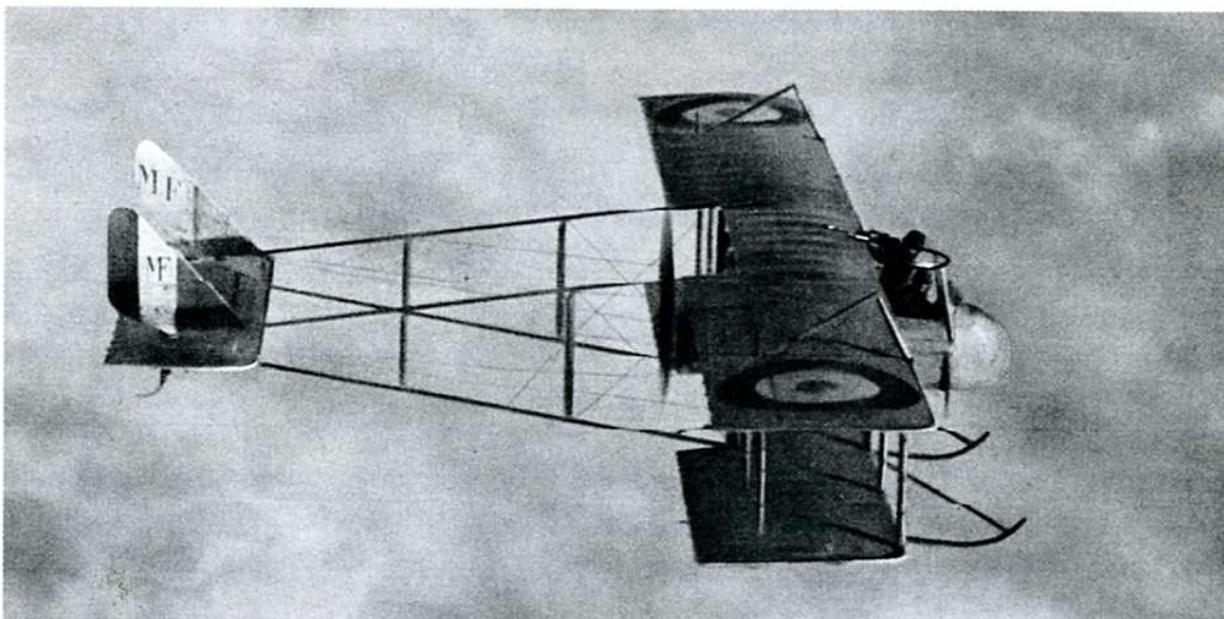
Cyrille Le Barbu est né à Plouézec le 17 octobre 1891. Son père François, Marie, Cyrille, originaire de Kéridy, avait épousé une plouézécaine, du Pouldu, Renée Nedellec ; il avait exercé la profession d'économiste, d'abord au lycée de Pontivy puis à celui de Saint-Brieuc ; il s'était retiré à Plouézec, route du Questel. Il fut Adjoint au Maire, du temps du Docteur Laurent, au cours des années 1929 à 1935. Madame Le Barbu, éprouvée par la disparition de son fils unique, mourut au début des années 30, et son mari lui survécut jusqu'en 1937, reclus dans sa maison, en compagnie de sa gouvernante, «Philo», dont beaucoup d'anciens se souviennent encore...

Après des études que l'on dit brillantes au Lycée de St-Brieuc (aujourd'hui collège Anatole Le Bras), Cyrille Le Barbu s'engage le 7 octobre 1912 (1) et est affecté au

(1) Il était certainement allé au-delà du cycle des études secondaires et très probablement fait «*maths spé*», peut-être même présenté le concours d'entrée à l'école Polytechnique ; nous n'avons aucune information à ce sujet.

4^e Régiment d'Artillerie ; nommé brigadier le 11 février 1913, il est promu maréchal des logis le 18 août de la même année et intègre l'Ecole Polytechnique avec le grade d'aspirant le 10 octobre 1913. Le 5 août 1914 - deux jours après la déclaration de guerre - il rejoint le 3^e régiment d'artillerie lourde avec le grade de Sous-Lieutenant. Dès le 9 septembre, il se distingue en allant chercher «*sous un feu terrible d'artillerie*» le corps d'un officier supérieur qui venait d'être tué dans un poste d'observation. Cet acte de bravoure lui vaut une citation à l'ordre de l'Armée.

Le 31 mars 1915, il est affecté, probablement sur sa demande à l'escadrille C 173 de la 64^e division d'artillerie (1), puis, peu de temps après, le 15 avril à l'escadrille MF 44, où il sert comme observateur. Cette escadrille venait d'être constituée. Commandée par le Capitaine Van der Vaero, elle prit part jusqu'au 15 mai à la bataille de la Woivre, dans le secteur de Bois-Le-Prêtre et fit de nombreuses reconnaissances aériennes dans la région de Pont-à-Mousson. En juin, cette escadrille fut définitive-



*Un avion Farman 40 en mission au cours de la Grande Guerre.
On distingue le pilote assis et l'observateur debout, à sa mitrailleuse.*

ment affectée au 31^e Corps d'Armée. Cyrille Le Barbu est une nouvelle fois cité à l'ordre de l'Armée : «*Le 4 juin, a engagé résolument le combat avec deux avions allemands, dont un armé d'une mitrailleuse et les a obligés à faire demi-tour ; au cours du combat avec le second, a eu son avion atteint de 18 balles*»... L'escadrille, stationnée en Lorraine y reste jusqu'au 8 juin 1916 et rejoint ensuite le terrain de Froidos dans la Meuse, pour soutenir le 31^e corps d'armée, engagé à Verdun... Cyrille Le Barbu est promu Lieutenant le 24 juin 1916... Un mois plus tard il fait l'objet d'une troisième citation comportant l'attribution de Croix de la Légion d'Honneur : «*N'a cessé de faire preuve des plus belles qualités d'audace, d'énergie et de tenaci-*

(1) A cette époque et jusqu'à 1929 l'Aviation n'était pas une armée indépendante et on y trouvait des personnels provenant de toutes les armes. Noter également que les escadrilles portaient comme dénomination l'initiale du type d'avion qu'elles utilisaient : C pour «Caudron», MF pour «Maurice Farman», etc.

té. Déjà cité deux fois à l'ordre de l'Armée, se dépense sans compter ; n'hésite jamais à livrer combat pour remplir jusqu'au bout les missions qui lui sont confiées. Le 21 juillet 1916, a attaqué un avion ennemi et l'a abattu...»

Mais quel était cet homme qui se comportait si vaillamment au feu ? Nous possédons son signalement qui nous est fourni par son «*état des services*» : Taille : 1,62 m - Cheveux : châtain moyen - Front : moyen - Yeux : marron clair - Visage : ovale - Nez : rectiligne. Au-delà de la sècheresse de cette description référons-nous au témoignage d'un de ses camarades de combat : «*de petite taille, simple, modeste et froid. Breton au masque énergique. Esprit renfermé, mélancolique peut-être, mais pas triste. Homme de devoir, homme de conscience, homme d'action !...»*.

Durant cette longue bataille de Verdun (Février 1916-été 1917) que Cyrille Le Barbu vivra presque entièrement avec son escadrille MF n° 44, il «*décrochera*» encore au moins une citation, en fin 1916 (1) : ... «*modèle de bravoure et d'énergie. Animé d'un esprit d'abnégation superbe, a été dernièrement très grièvement atteint au cours d'un combat contre de nombreux avions ennemis après avoir abattu l'un de ses adversaires. Chevalier de la Légion d'Honneur. Trois fois cité...»*

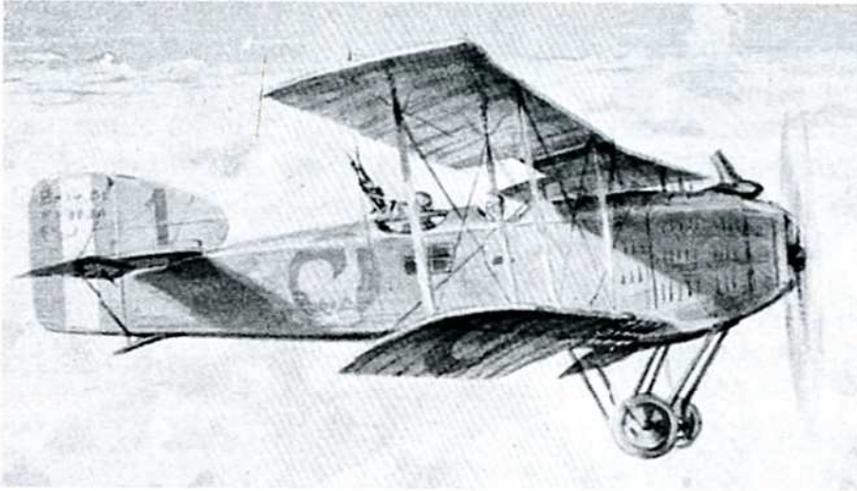
Le style un peu «*ronflant*» de ces citations ne doit pas faire illusion : on n'en décernait pas à tout propos et à n'importe qui ; il fallait faire ses preuves et Cyrille Le Barbu les a faites dans le dur métier d'observation, de réglage d'artillerie et de reconnaissance, métier certes moins glorieux et moins réputé que celui de la «*chasse*», mais qui nécessitait une dose peu commune de courage et de sang-froid pour rester par exemple à basse altitude sous le feu direct de l'ennemi. Laissons encore la parole à ce camarade dont nous ne connaissons que les initiales (H.D.) et qui l'a vu à l'œuvre lors d'une mission dans la zone de Verdun... «*les périls du ciel s'ajoutaient à ceux du feu ! Les nuages balayaient les crêtes (des forts) de Vaux et de Douaumont... Sur le terrain ravagé de la rive droite (de la Meuse), Le Barbu avait la tâche périlleuse d'une mission d'observation. A 50 mètres d'altitude, un moment perdu dans le réseau inextricable des tranchées, le pilote le voit étudier sa carte avec un sang-froid de dément. Il s'oriente, rectifie la route et le Farman passe et repasse sous la voûte de fer des trajectoires, dans le crépitement des balles...»*

Au printemps 1917, l'escadrille F44 perdit ses vieux Farman et toucha des «*Dorand AR1*» et, de ce fait devint l'escadrille AR n°44. Lorsque le front italien fut percé, en octobre, par les armées autrichiennes (désastre de Caporetto), des troupes françaises furent envoyées en renfort ; avec la AR44, Cyrille Le Barbu s'y distingua à nouveau, ainsi qu'en témoigne cette extraordinaire citation qui résume l'activité de notre plouézécain dans les années 1916-1917... : «*Très ancien observateur qui s'était déjà signalé lors des attaques de Verdun en octobre 1916 et janvier 1917... Pilote (2) audacieux et brave se réservant toujours les missions les plus difficiles. Le 17*

(1) Seul son «*Carnet de vols*» aurait pu nous donner le détail de ses missions et de ses faits d'armes ; mais le carnet de vols est un document personnel... Qu'est-il devenu ?

(2) Il semble donc que Cyrille Le Barbu ait reçu, au cours de l'année 1916, une formation de pilote ; à l'époque, cette formation était très courte surtout pour ceux qui, comme lui, avaient une solide expérience aéronautique.

décembre 1917, s'est acquitté d'une mission photographique où, parti seul à plusieurs kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies, a mené à bien sa mission malgré le tir de l'artillerie et est rentré avec son appareil criblé de 146 éclats d'obus»...



Un Breguet XIV. C'est sur ce type d'avion que Cyrille Le Barbu trouva la mort

En janvier 1918, l'escadrille, toujours en Italie (elle y restera jusqu'en avril) est transformée sur avion Breguet XIV. Elle devient la BR44 qui rentrera en France en avril 1918. Cyrille Le Barbu l'avait quittée un mois auparavant pour prendre le commandement de l'escadrille BR 29, appartenant au Groupe de Bombardement n° 9 de

la 12^e Escadre, stationnée sur le front de l'Aisne où se développe la grande offensive allemande du printemps 1918. La bataille dite de l'Aisne se déroule du 27 mai au 4 juin... Au prix de difficultés inouïes, nos pilotes réussissent à dominer l'adversaire. C'est au cours de ces combats que, le 30 mai 1918, le Lieutenant Le Barbu est abattu entre Soissons et Fère-en-Tardenois ; comme ce fut le cas pour Guynemer, on ne retrouva jamais trace de son appareil ni de son corps.

Ici s'arrêtent les informations recueillies au Service Historique de l'Armée. Grâce aux souvenirs égrenés par «Philo», la gouvernante des Le Barbu, grâce aussi à une personne de Plouézec, nous savons cependant que ses parents entreprirent de vaines recherches après la disparition de leur fils. Le seul souvenir qu'ils purent retrouver fut un caniche beige nommé «Katy», qui attendait son maître tous les soirs à l'escadrille... Un officier le leur confia ; ils le ramenèrent à Plouézec et quand il mourut, ils le firent empailler ; jusqu'à la mort de «Philo», il montait la garde dans le couloir...

Autre anecdote pittoresque : ceux qui l'ont connue savent que «Philo» avait une forte personnalité... Quand les Allemands arrivèrent, en 1940, ils réquisitionnèrent des chambres dans un certain nombre de maisons du bourg pour



La plaque de la rue Cyrille Le Barbu à Plouézec

leurs hommes. Un officier fut affecté chez «Philo» ; elle lui dit, tout de go, qu'elle ne voulait pas d'Allemand chez elle ! L'officier était interloqué ; elle le fit monter à l'étage, dans la chambre où trônait un portrait du Lieutenant Le Barbu, Mort pour la France... L'officier se mit au garde-à-vous, salua, et disparut...

Par les archives du Collège de Saint-Brieuc, nous avons aussi appris que jusqu'à la guerre de 1939, un prix fondé par ses parents portait le nom de Cyrille Le Barbu ; ce prix était attribué de préférence à un élève du Canton de Paimpol, de Classe de Mathématiques, candidat à l'une des grandes Ecoles (voir ci-dessous).

(A suivre)

Yves LE PANNERER

PRIX CYRILLE LE BARBU⁽¹⁾

(1) Ce Prix a été fondé, en souvenir de leur fils, par les parents de Cyrille LE BARBU, ancien élève du Lycée, lieutenant d'artillerie, élève de l'Ecole Polytechnique, Chevalier de la Légion d'Honneur, décoré de la Croix de Guerre avec six palmes et de la Médaille d'argent de la valeur militaire d'Italie, de la Médaille d'or de l'Aéro-Club d'Italie, mort pour la France, dans la région de Père-en-Tardenois, le 30 mai 1918. Suivant les intentions des Fondateurs, le Prix est décerné à l'élève de la Classe de Mathématiques, dont la famille habitera de préférence le Canton de Paimpol, et qui, du moins, ayant fait les trois dernières années d'études au Lycée de Saint-Brieuc, s'y sera distingué par son esprit de discipline et ses succès, et sera candidat à une Ecole du Gouvernement, Ecole Polytechnique, Ecole Centrale, Ecole Normale supérieure, Saint-Cyr, Ecole Navale, Institut Agronomique. (Autorisation Ministerielle du 19 avril 1924).

Rappel des prix Cyrille Le Barbu

- 1921. LECOMTE, Aldéric, de Bréhand.
- 1922. COLVEZ, René, de Ploumagoar (Côtes-du-Nord).
- 1923. HÉLARY, Eugène, de Paimpol.
- 1924. MAHÉ, Jean-Baptiste, de Pludual.
- 1925. RENAULT, Jean, de Trémeur (Côtes-du-Nord).
- 1926. CHARPENTIER, André, de Saint-Brieuc.

COURRIER DES LECTEURS

A PROPOS DE L'ARTICLE INTITULÉ «L'ENIGME DE LA FORTERESSE DE LOGUIVY» («Carnets du Goëlo» n° 14)

Cet article a donné lieu à un tiré à part en langue anglaise (50 exemplaires) qui a été diffusé en Grande-Bretagne et aux États-Unis vers les organismes et personnes qui nous ont aidés dans nos recherches.

Nous en reproduisons un extrait ci-dessous :

Pilot Daffern, in the right-hand section, catches sight of the collision and reports :

«Rice said he was going to ditch. Thorn spinning into overcast. One chute. 1623...»

Captain Sellers (n° 1) and pilot Mitchell, in the lead box, also see the accident. The former pinpoints it at 48°55 N by 2°55 W (1).

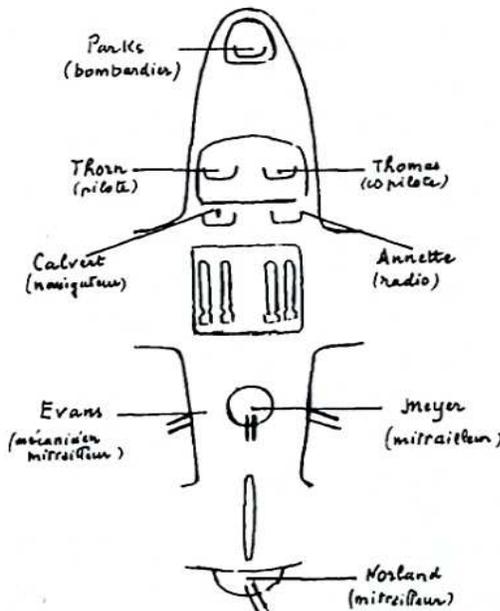
Let us revert to the «Certificate of facts» by Lieutenant Calvert who was at the navigator's desk, behind the cockpit :

«I heard a crash and we went into a violent movement. Capt Thorn was half way out of his seat and I heard the alarm bell ringing. I started to put on my chute. The co-pilot was on his knees trying to open the wheel well doors. Apparently, it was stuck. The radio-gunner opened the bomb bay doors and closed them again. We were falling very rapidly. I jumped out the pilot's hatch. I got out at about 500 feet».

Calvert's testimony raises the following questions :

- If, at the time of the collision, the pilot was belted in, he may have fought to regain control of the aircraft ; realizing that he couldn't do so, he sounds the alarm bell (the bale out signal), unbuckles his seat-belt and slides out of his seat...

- If he was not fastened in, which is quite possible on the homeward leg of an uneventful mission, he may



Crew posts in B-26 «Skoeper»

have been thrown clear of his seat
when the shock occurred...

- Furthermore, Calvert notices the co-pilot trying to open the wheel well doors (2), which is logical for the undercarriage had been let down immediately after the collision (as reported by another plane in the formation).

Whatever may have been the case, the ship, out of control, falls rapidly on an indeterminate flight path and plunges into the sea between Sark Rock and La Moisie.

(1) A guesstimated pinpoint (the formation was then overflying a layer of cloud : in point of fact, according to our findings, the accident occurred in the vicinity of the Héaux Lighthouse).

(2) It was possible to evacuate the aircraft through this opening, once the undercarriage was down.

Cet article nous a valu les réponses suivantes indiquant la suite donnée à notre envoi :

Dépôt en archives :

USA :

1. Lt Col Edward Miller, Air Force History Support Office, Bolling AFB. DC,
2. Air and Space Museum, Pima, AZ (nouveau musée national B-26),
3. Arkansas Air Museum, Fayette ville, AR,
4. Robert Harwell, President, B-26 Marauder Historical Society, Autaugaville. AL,
5. Major General John Moench, Historian, B-26 Marauder Historical Society, Longwood, FL,
6. Albert Baxter, Memorials Project, B-26 Marauder Historical Society, Annandale, VA ;

GB :

7. RAF Escaping Society, London, pour Imperial War Museum, London ;

FR :

8. Musée de la Résistance bretonne, 56 Saint-Marcel,
9. Musée «Les Sanglots longs...», 56 Réguiny,
10. Conservatoire aéronautique de Cornouaille, 29 Douarnenez.

Intention de publier :

USA : Robert Cox, Newsletter, B-26 Marauder Historical Society (voir 4.) ;

GB : Robert Mynn, Chairman, Buddies of the Ninth Air Force (BOTNA), Stanton ;

FR : Bulletin de l'Amicale des Anciens des B26 Marauders français,
Journal de la Commune de Ploubazlanec n° 7.

Simple remerciements - Félicitations :

USA :

Elma Rice, Waco, TX ; Frank Moscovic, Kenmore, NY ; Col Robert Dwan, Tucson, AZ ; Ralph Patton, Chairman, Air Forces Escape and Evasion Society (AFEES), Pittsburgh, P ; Clay Wilson, Sanford, NC ; Ernest Moriarty, Orange, MA ; Ambassadeur Robert Smalley, 29113 Audierne ;

GB :

Trevor Allen, Wordsley ; John Goodwin, Guernesey ;

FR :

Roger Huguen, 22 Saint-Brieuc ; Rémy Chuinard, 50 Granville ; Dominique Dirou, 29 Poullan-sur-Mer ; Pierre Calmels, 31 Saint-Geniès.

DU NOUVEAU A PROPOS DE LA PREDICTION DU RECTEUR DE PLOU-RIVO (n^{os} 12 et 13 des «Carnets»).

En faisant des recherches dans le livre «Traité des droits royaux de bris et de breffs», dû à Christophe de Boisgelin et publié à Paris par Gaudon en 1595, notre ami Jean Batel a fait une curieuse découverte : l'auteur, citant une tempête extraordinaire survenue en 1588, affirme que cette catastrophe avait été prévue 200 ans auparavant par un moine «de l'abbaye de Castel en Bavière» ; il donne deux versions de la «prédiction» ; nous reproduisons, ci-dessous, la seconde, avec sa traduction, et un peu plus loin le texte de la prédiction de Plourivo.

*Post mille exactos a partu Virginis annos
Et post quingentos rursus ab orbe datos,
Octuagesimus octavus mirabilis annus
Ingruet, & secum tristia fata trahit,
Si non hoc anno totus malus occidit orbis,
Si non in nihilum terra fretumque ruant
Cuncta tamen mundi rursus ibunt atque deorsum
Imperia, & luctus vndique grandis erit.*

C'est à dire,

*Mil cinq cents quatre vingts huit l'an admirable
Surprendra les humains & sera lamentable:
Si cet an tout le monde en mal-heur n'est plongé,
Si sur terre & sur mer tout en rien n'est changé,
Néanmoins seront tous du monde les empires
Allant du haut en bas, dont pleurs on ne veid pires.*

*Post mille exactos a partu virginis
Et post quingentos rursus ab orbe datos*

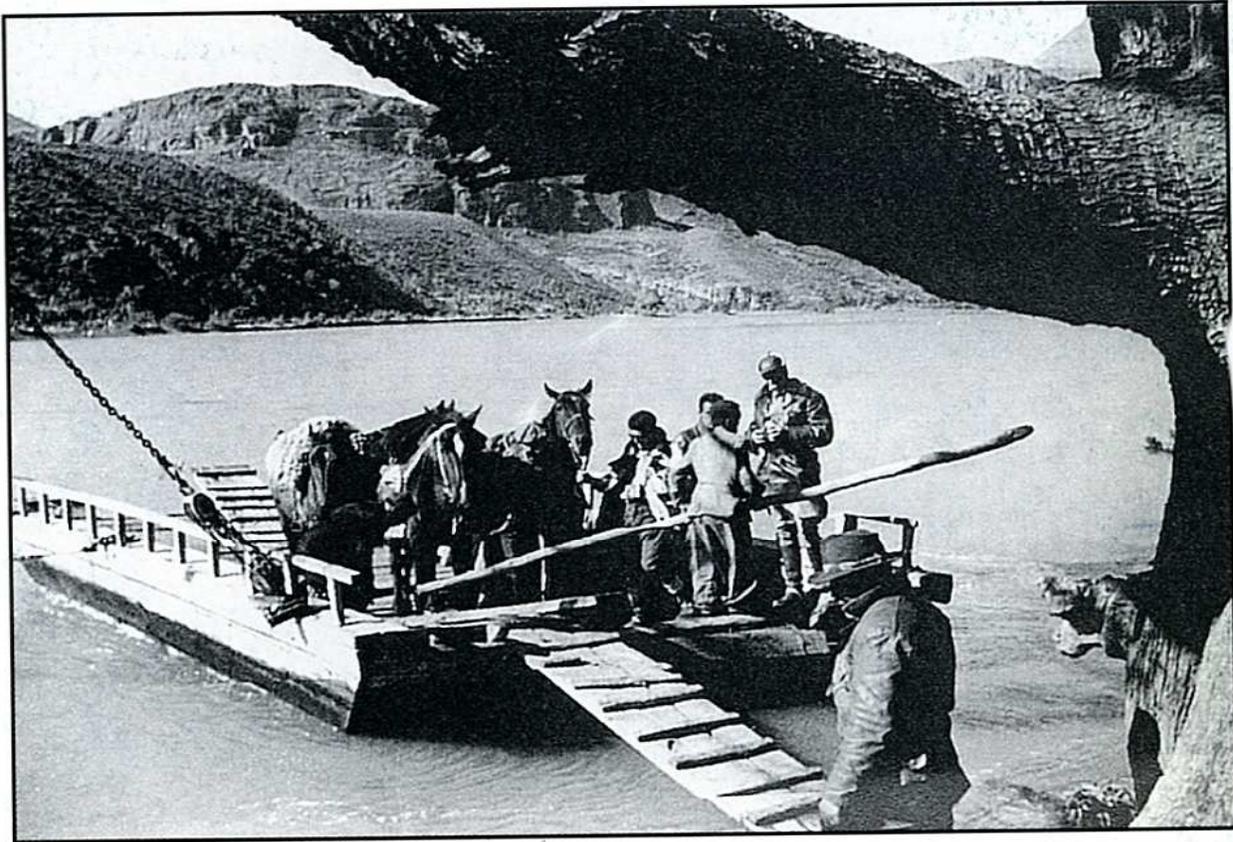
de longis inuicem detrahit miserabilis a terra
 Ingentis de se non hinc lata fecit
 Si non hoc anno totus subuertitur orbis
 Si non hoc anno terra protumque dicit
 Cuncta tamen mundi sursum uentura dicitur
 Insuperior et plectat undiq; multos
 De Nostradamus
 Anno de Plourivo

Comment expliquer une pareille similitude des textes ?... Deux hypothèses :

1. Le recteur de Plourivo avait des «relations» ; au hasard de ses lectures dans les bibliothèques des uns ou des autres, il aurait pu découvrir le texte ci-dessus, soit dans le livre de Christophe de Boisgelin, soit dans un autre document (par exemple celui où l'avait «déniché» Boisgelin). De là à amender légèrement le texte pour l'adapter aux circonstances de la fin du XVII^e, il n'y avait qu'un pas que le brave recteur a peut-être allègrement franchi pour intriguer les générations futures (...dont nous sommes, en définitive...).

2. La forme du texte pourrait être empruntée à l'un de ces recueils de prédictions comme il en a tant circulé à travers les âges (nous pensons en particulier aux «Centuries» de Nostradamus).

Nos lecteurs auront-ils d'autres explications ?...



Un bac en Patagonie dans les années 1950. Collection particulière (v. article p.26)

SOCIETE D'ETUDES HISTORIQUES ET ARCHEOLOGIQUES DU GOELO

Siège social : Mairie de PAIMPOL - 22500 Paimpol — ISSN 0997-9786

Carte de membre : 85 F

(La carte de membre donne droit à la revue de l'année)

Pour tous renseignements concernant la Société ou la Revue, on pourra s'adresser à MM. :

- Y. de SAGAZAN, 1 rue de la Fontaine Pierrot, 22500 PAIMPOL. ☎ 02.96.20.81.14.
- Cl. BERNAUD, 49 rue des 8 patriotes, 22500 PAIMPOL. ☎ 02.96.20.78.51.
- J. BATEL, Kergoc, 22470 PLOUEZEC. ☎ 02.96.20.65.51.
- M. LEC'HVIEN, Collège St Joseph, quai Loti, 22500 PAIMPOL. ☎ 02.96.20.81.10.

Les articles figurant dans la présente revue ne peuvent être reproduits sans l'autorisation de leur auteur.

Imprimerie Henry - Pédernec - ☎ 02.96.45.18.50.